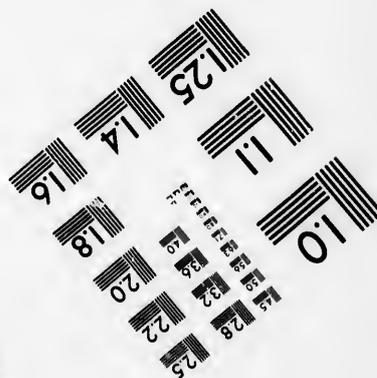
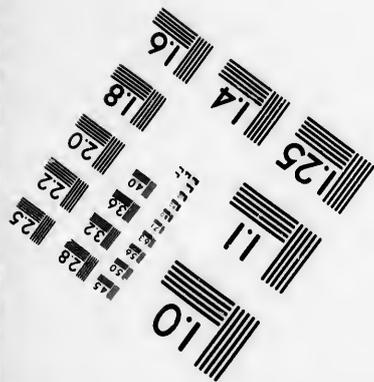
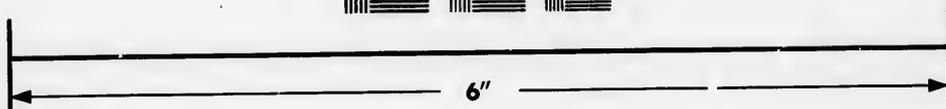
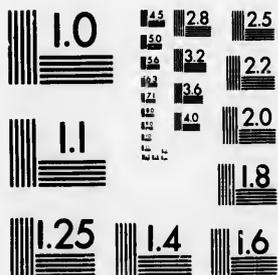


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Can

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input type="checkbox"/> Additional comments:
Commentaires supplémentaires: | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>										

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

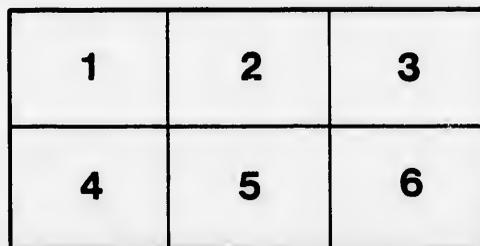
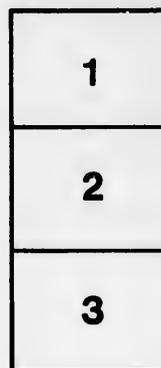
Législature du Québec
Québec

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Législature du Québec
Québec

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

aire
détails
ues du
t modifier
ger une
filmage

ées

re

y errata
ed to

nt
he pelure,
çon à



32X

MAR 25 1957

\$5.-

Reserve

SOUS LES AUSPICES DE LA PRESSE DE QUEBEC

Coto

NUMÉRO UNIQUE

NUMERO UNIQUE

LE VINGT-QUATRE JUIN

1880  1880

Journal publié à l'occasion de la Convention Canadienne-Française, à Québec.

COMITÉ DE DIRECTION :

MM. L. L. DION, du *Journal de Québec*, PRÉSIDENT ; N. L'VASSEUR, de l'*Événement* ;
 EUG. ROUILLARD, du *Nouvellet*, SECRÉTAIRE ; J. E. MERCIER, du *Quotidien*, de Lévis.
 JULES P. TARDIVEL, du *Canadien* ;

SOMMAIRE.

<i>Prose.</i>	<i>Collaborateurs.</i>	PAGE	<i>Prose.</i>	<i>Collaborateurs.</i>	PAGE
La colonne lumineuse.....	MGR TARDIVEL.....	3	La Louisiane et le Canada.....	A. GÉLINAS.....	16
La Patrie et le Patriotisme.....	MGR LAFLECHE.....	3	Trois grandes étapes.....	HON. F.-X. TRUDÉ.....	16
St-Jean-Baptiste.....	MGR LANGRY.....	3	L'Agriculture.....	ED. A. LAVARDE.....	17
1708-1811.....	MGR DEHAMER.....	4	La Nouvelle France.....	DR H. LAURE.....	17
La religion et notre pays.....	MGR RAYMOND.....	4	Notre rôle.....	N. L'VASSEUR.....	17
L'émigration.....	L'ABBÉ L. A. FROVANCHER.....	4		HON. J. ROYAL.....	17
Pensées pour la St Jean.....	RÉVÉ. M. LAJACQ.....	5	Le retour de l'émigré.....	M. L'ABBÉ N. CARON.....	18
Affimez vous.....	J. C. TACHÉ.....	5	Juin.....	JOSEPH MARMETTE.....	18
Un homme désempoigné.....	ARTHUR BÉTES.....	5	A nos frères.....	OSCAR DENN.....	18
La Fête de St Jean-Baptiste.....	L. O. DAVID.....	5	Mon vieux Québec.....	PAUL DE CARRÉ.....	19
Cession et non conquête.....	ERNEST GAGNON.....	6	L'abandon.....	A. N. MONTREUIL.....	19
Québec.....	V. ÉRÉ. DICK.....	7			
Patriote.....	FAUCHER DE SAINT-MAURICE.....	7			
Tr crois.....	L. G. DESJARDINS.....	8			
Nos trois gloires.....	ALPH. LUSIGNAN.....	8			
Le 24 Juin 1980.....	JOSEPH DESROSIERS.....	9			
L'Imprimerie.....	STANISLAS DRAPEAU.....	9			
Vive la Canadienne.....	GUST. SMITH.....	9			
Le patriotisme.....	JULES P. TARDIVEL.....	10			
Un peuple en pèlerinage.....	J. N. DEQUET.....	11			
A la mémoire du Fondateur.....	PHILÉAS HUOT.....	11			
Nations-nous.....	THOS. CHAPUIS.....	12			
Soyons unis.....	EUG. RANAVIT.....	12			
La France américaine.....	DU N. E. DION.....	13			
L'esclavage au Canada.....	RENÉ THIBLAT.....	13			
L'employé public.....	EDMOND LABEAU.....	13			
Soyons unis.....	EDOUARD HUOT.....	14			
	J. M. LEMOINE.....	14			
	J. O. FONTAINE.....	15			
	FRED. GAGNON.....	16			

QUÉBEC.

L. J. DEMERS & FRÈRE.

Imprimeurs-Éditeurs.

EN VENTE :

- A QUÉBEC.—Chez MM. Lépine, O. Fréchette, Chaperon libraires, Haute-Ville, chez M. F. Béland, rue St. Jean, et chez M. S. Hardy, libraire, Basse-Ville.
- A ST-ROCIL.—Chez MM. J. A. Langlais, Drouin & Frères, G. Darveau, Martineau & Desjardins, libraires.
- A ST-SAUVEUR.—Chez M. Arth. Drolet, épiciier.
- A LÉVIS.—Chez MM. Trudel & Routhier, libraires et M. Odilon Dion, pharmacien.
- A MONTRÉAL.—Chez MM. Cadioux & Derome, libraires, No. 207, rue Notre-Dame.
- A TROIS-RIVIÈRES.—Chez M. Aubé, au bureau de la *Concorde*.
- A ST-HYACINTHE.—Chez M. A. Kirouack, libraire.
- A ST-JEAN D'IBERVILLE.—Chez MM. Roy et M. Arpin, libraires.
- A ST-THOMAS (Montmagny) —Chez M. J. B. A. Lépine, marchand.
- A SHERBROOKE.—Chez M. Philippe Pelletier, marchand.
- A OTTAWA.—S'adresser à Eug. Gervais, du département des Travaux Publics.
- A MANCHESTER, E. U., chez M. Isola.

Sur l'envoi de DIX CENTS à l'un des membres du comité de la-*presse*, ce journal sera expédié *franco*.

LE comité de
cation de
reusement les
contribuer, par le
succès de l'entre

Une question
à la considérat
ordre fallait-il
avait quatre mo
Placer les morce
ou suivant la re
le mérite de c
suivant le hasa
C'est cette dern
offrir le moins
choisie. Seulem
n'avons pas liés
des dignitaires
feuille. Person
ne songera à s'

LA CO

DIEU opér
faveur de
l'Égypte
La plus étonnant
de nuée qui guida
Elle donnait le s
suivre. Fallait-il
devoir être dress
les tribus venaien
Durant le jour,
comme un imme
les ardeurs brûla
se revêtait d'une
protection sans t
constances critiq
de Dieu et ses
les autres. Quell
de la Providence
suite de prodige
être le témoin et
*Seigneur pour so
nus Deus ejus!*

Tout peuple
ne peut-il pas
reconnaissare
*des une sa ch
sainte, un peupl
celui qui des tén
lumière* (I. S. P
tuel l'raporte s
la grâce divine
de notre recon
versent la natu

Un peuple fi
sa marche vers
colonne miracu
La lumière de

LE VINGT-QUATRE JUIN.

AVIS.

LE comité de la presse, chargé de la publication de ce journal, remercie chaleureusement les écrivains qui ont bien voulu contribuer, par leur précieuse collaboration, au succès de l'entreprise.

Une question assez délicate s'est présentée à la considération du comité : Dans quel ordre fallait-il disposer les matières ? Il y avait quatre moyens de résoudre le problème : Placer les morceaux suivant l'âge des écrivains, ou suivant la renommée de chacun, ou suivant le mérite de chaque écrit, ou bien encore suivant le hasard et le goût de notre prote. C'est cette dernière solution qui nous a paru offrir le moins de dangers, et nous l'avons choisie. Seulement, on remarquera que nous n'avons pas hésité à mettre la collaboration des dignitaires de l'Église en tête de notre feuille. Personne, nous en sommes certains, ne songera à s'en offenser.

LA COLONNE LUMINEUSE.

Dieu fendit une nuit durant le jour pour mettre la Israëlites à couvert, et il fit paraître un feu pour les éclairer pendant la nuit. (Ps. CIV. 39.)

DIEU opéra beaucoup de miracles éclatants en faveur de son peuple choisi, pour le retirer de l'Égypte et l'introduire dans la terre promise. La plus étonnante de ces merveilles fut cette colonne de nuée qui guidait, éclairait et protégeait les Israélites. Elle donnait le signal du départ et traçait la route à suivre. Fallait-il camper, elle s'arrêtait à l'endroit où devait être dressé le tabernacle, autour duquel toutes les tribus venaient se ranger dans un ordre parfait. Durant le jour, elle s'étendait au dessus d'Israël comme un immense pavillon pour le protéger contre les ardeurs brûlantes du soleil; pendant la nuit, elle se revêtait d'une douce lumière, qui suffisait à sa protection sans troubler son sommeil. Dans les circonstances critiques, elle s'interposait entre le peuple de Dieu et ses ennemis, éclairant l'un et aveuglant les autres. Quelle bonté et quelle paternelle attention de la Providence divine se manifestant par une telle suite de prodiges ! Qui de nous n'a pas souhaité d'en être le témoin et l'objet ? *Heureux le peuple qui a le Seigneur pour son Dieu ! Beatus populus cuius Dominus Deus eius ! (Ps. CXI, III, 15.)*

Tout peuple vraiment et sincèrement catholique ne peut-il pas jeter le même cri d'admiration et de reconnaissance ? C'est de lui qu'il est écrit : *Vous êtes une race choisie, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple acquis, qui doit annoncer les vertus de celui qui des ténèbres vous a appelés à son admirable lumière (I. S. Pierre, II. 9).* Autant le monde spirituel l'emporte sur le matériel, autant les prodiges de la grâce divine sont-ils plus admirables et plus dignes de notre reconnaissance, que les miracles qui bouleversent la nature.

Un peuple fidèle qui, sur cette terre d'exil, poursuit sa marche vers la véritable terre promise, a aussi sa colonne miraculeuse qui le guide, l'éclaire, le protège. La lumière de la foi lui révèle les mystères de l'infini ;

elle lui montre son principe et sa fin et la route qui conduit de l'un à l'autre. Le pauvre cœur humain a besoin d'être fortifié contre ses passions toujours prêtes à faire éruption comme un volcan qui bouillonne : la foi ici donne la force dans ce combat ; elle le console aussi dans ses peines, hélas ! si nombreuses ; et quand il lui arrive de goûter quelque joie dans cette vallée de larmes, la foi, comme un parfum divin, y ajoute un arôme céleste.

Nous sommes les enfants des saints, disait Tobie à son fils (II. 18.), et nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui ne violent jamais la fidélité qu'ils lui ont promise. C'est de Dieu que les nations, comme les individus, doivent attendre la vie : la condition est la même.

O mes chers compatriotes, descendants de l'Ancienne France et enfants de la Nouvelle, accourus de toutes les parties de ce continent pour célébrer cette fête de famille, gardons-nous de violer la fidélité que nous avons promise à notre Dieu et à son Église, notre mère : *annonçons toujours et partout les vertus de celui qui des ténèbres nous a appelés à son admirable lumière.*

L'Église de Québec, qui fut le berceau de notre nation... et dont je suis l'humble serviteur et l'enfant dévoué, vous salue aujourd'hui par ma bouche avec joie et tendresse et vous conjure de faire en sorte que l'Ange de la patrie puisse toujours nous appliquer cette parole du prophète royal : *Heureux le peuple qui a le Seigneur pour son Dieu ! Beatus populus cuius Dominus Deus eius !*

+ E. A. B. de Québec

ST-JEAN-BAPTISTE,

PATRON ET MODÈLE DU PEUPLE CANADIEN.

" Il sera grand devant le Seigneur : et il ne boira ni vin, ni liqueur enivrante, et il sera rempli de l'Esprit-Saint dès le sein de sa mère. " (Évangile de St-Luc, I., 15.)

+ Jean, Co.

St-Germain de Rimouski.

Extrait de l'opuscule " Quelques Considérations sur la Société Civile. "

ARTICLE V.

LA PATRIE ET LE PATRIOTISME.

LE patriotisme, c'est l'amour de son pays, le dévouement à la terre où l'on a vu le jour ; c'est cet attachement inné dans le cœur de l'homme aux objets de la nature qui ont les premiers frappés ses regards et qui ont été les témoins de ses premiers pas dans la vie.....

LA RELIGION PERFECTIONNE LE PATRIOTISME ; ELLE L'ÉLÈVE ET L'ÉPURE. — LE COLON CANADIEN.

Mais c'est chez l'homme civilisé, et surtout chez le véritable chrétien que ce grand et noble sentiment est admirable. Qu'il nous suffise de dire que c'est ce

qui rend l'homme au cœur généreux capable des plus grands dévouements et des plus grands sacrifices ; c'est ce qui le rend inébranlable en face de la mort ; que dis-je ? c'est ce qui la lui fait même rechercher avec ardeur quand il s'agit du salut de son pays.

Aussi la religion est-elle toujours inséparable du véritable patriotisme. L'homme véritablement digne du nom de patriote aime sa patrie terrestre parce qu'elle est pour lui un avant goût de la patrie céleste : il la sert fidèlement et fait de bon cœur pour elle le sacrifice de ses biens et de sa vie, s'il le faut, parce qu'il sait que cette fidélité et ces sacrifices l'honorent devant les hommes, et sont devant Dieu parmi ses plus beaux titres à la possession de l'éternelle patrie. Que serait, en effet, un patriotisme sans religion, sinon une fureur aveugle, un non-sens, une absurdité ? Si c'est une folie, au jugement de la Sagesse incarnée, de gagner l'univers même aux dépens de son âme, comment faudrait-il qualifier la conduite du soldat qui affronterait toutes les horreurs des champs de bataille sans autre espoir que le néant ou l'enfer après son trépas ?... Que la religion, au contraire, montre au plus humble soldat chrétien une couronne aussi brillante que celle qui ornait la tête de son général, si comme lui il tombe victime du devoir en défendant sa patrie, oh ! alors on s'explique son courage, on admire son dévouement et on le comprend.

Aussi les véritables patriotes, les vrais amis de la patrie l'ont-ils toujours entendu dans ce sens. Les anciens disaient : " *Combattre pour ses autels et ses foyers.* " " *Pro aris et fœcis.* " Les peux chevaliers du moyen âge, ces admirables modèles du patriote chrétien, avaient pour motto : " *Dieu et mon Roi,* " et encore : " *Religion et Patrie.* " " *Foi et Honneur.* " Dans leur pensée la défense de la Patrie était la cause même de Dieu.

Ce n'est pas seulement sur le champ de bataille et dans la vie des héros que le patriotisme est admirable. Nous osons même dire que ce n'est pas là qu'il est le plus sublime. L'aurole glorieuse qui couronne le défenseur de son pays au champ de l'honneur, l'exemple des chefs et des vaillants compagnons d'armes, surexcitent les sentiments les plus élevés du cœur ; cette vue enthousiasme facilement même les plus froids, et rend plus facile l'abnégation et le dévouement que demande la patrie. Il y a un autre champ d'honneur, moins brillant à la vérité, plus méritoire en réalité, où la patrie appelle ses enfants. C'est la conquête, par le travail, de son sol encore inhabité et sa mise en valeur. Oui, le défrichement et l'exploitation des ressources d'un pays, surtout d'un jeune pays comme le nôtre, encore couvert d'immenses forêts, demandent des sacrifices plus héroïques et plus méritoires que ceux qu'il faudrait faire pour repousser des ennemis envahisseurs, à raison de l'isolement et des privations prolongées auxquels il faut se soumettre pour les accomplir. Le courageux pionnier de la colonisation a certainement autant de droit à la reconnaissance de son pays que le plus vaillant soldat. Si celui-ci fait respecter son territoire, l'autre l'en met en possession après l'avoir fertilisé de ses sueurs, et quelquefois arrosé de ses larmes. Aussi le courageux colon a-t-il besoin des secours et des consolations de la religion pour le soutenir dans son dur labeur et sécher ses larmes dans les moments d'épreuve et de découragement. Le colon canadien en s'éloignant des bords enchanteurs du grand fleuve pour s'enfoncer à quinze ou vingt lieues dans la profondeur des forêts, avec toutes les difficultés que l'on connaît, a fait preuve d'un courage surhumain. C'est dans son attachement à la foi de ses pères et au sol où reposent leurs cendres, qu'il a pu trouver cette force d'âme, cette énergie indomptable qui ont seules pu soutenir son courage admirable. En perdant de vue le clocher de sa paroisse, en faisant un dernier adieu à ces solennités religieuses auxquelles il était accoutumé à

prendre part avec tant de bonheur depuis son enfance, il a senti son cœur brisé par la douleur, et ses larmes ont coulé en abondance. L'espérance d'avoir la visite du missionnaire de temps à autre, l'assurance de le voir accourir à son chevet en cas de maladie, à quelque distance qu'il pût se trouver, étaient un sujet de consolation en ce moment cruel d'une première séparation. Mais ce qui le relevait surtout dans son abatement, c'était la consolante perspective de revoir avant peu d'années le beau clocher de la paroisse s'élever au milieu même de la forêt; c'était la douce pensée d'entendre de nouveau le son joyeux des cloches annoncer le retour des grandes solennités religieuses, appeler les fidèles à la prière, inviter les parents et les amis à se réjouir au baptême des nouveaux-nés.

+ P. J. E.

Ev. des Trois-Rivières.

LÉON XIII.

Extrait d'une lettre pastorale de Mgr. J. Thos. Duhamel, Ev. d'Ottawa, en date du 22 février 1878, pour annoncer l'élection du Cardinal Pecci au Souverain Pontificat.

Nos Très Chers Frères,

Le Sauveur du monde a non seulement promis que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre son Eglise, mais il a confirmé et rempli sa promesse d'âge en âge.

Dès le commencement, il choisit pour gouverner cette Eglise qu'il a établie sur la terre un de ses apôtres, St. Pierre, dont la mission et le devoir sont de palter ses agneaux et ses brebis.

Pendant près de dix-neuf siècles, St. Pierre a vécu dans ses successeurs. Son autorité a été exercée par les Papes qui ont dirigé fermement et construit les peuples et les pasteurs des peuples eux-mêmes, dans le chemin de la vérité et du bien.

Les hérésies, les schismes, les erreurs de toutes sortes causent fréquemment une douleur immense et amère aux enfants de Dieu; elles jettent en maints endroits le trouble dans les âmes; elles produisent le désordre. La voix de Pierre, la voix du Pape se fait entendre et l'ordre est rétabli, les nations chrétiennes, catholiques sont maintenues dans la Foi, dans l'Espérance, dans la Charité.

Jésus-Christ n'a jamais manqué à son Eglise. Il a conservé père et déjà son successeur est élu. Des ennemis plus puissants et les plus acharnés. Souvent les hommes du mal crurent que leurs desseins perfides allaient se réaliser et que la barque de Pierre allait sombrer. Aussitôt apparaissait le fort et hardi Pilote qui connaissait tous les écueils. Prenant le gouvernail en ses mains puissantes, il conduisait habilement cette barque toujours battue par les flots, mais qu'aucune vague ne pouvait engloutir.

Le glorieux Pie IX est entré au port éternel il n'y a que quelques jours et déjà son successeur est élu.

Le Cardinal Pecci vient d'être élevé au Souverain Pontificat. Il a pris le nom de Léon XIII, nom qui exprime la force, qui signifie le triomphe: *Vicit leo de tribu de Juda.*

L'Eglise a encore son Chef visible. Viennent de nouvelles persécutions, elle les soutiendra courageusement; viennent de nouvelles tempêtes et la barque de Pierre voguera tranquillement sur la mer courroucée de ce monde. Les hommes sauront que l'Eglise est encore appuyée sur le roc solide qu'aucune force n'ébranlera; les hommes verront qu'au firmament de l'Eglise une lumière brillante a lui d'un vif éclat.

Nos Très Chers Frères, unissons nos actions de grâces à celles de tous les catholiques; offrons au Sacré-Cœur de Jésus, par l'entremise de Marie Immaculée, de ferventes prières en faveur de Celui que Notre-Seigneur nous donne pour Pasteur infaillible de nos âmes; faisons d'ardentes supplications à l'Esprit-Saint et demandons-lui de répandre en abondance ses dons les plus précieux dans l'âme et le cœur de Léon XIII, notre Pontife, notre Père.

+ S. Thomas Ev.

d'Ottawa.

LA RELIGION ET NOTRE PAYS.

Le Canada n'a ni la puissance, ni l'éclat que de longs siècles ont acquis à d'autres nations; toutefois, il n'est pas si obscur que nous pouvons être portés à le croire. Il a son renom à l'étranger par ses beautés matérielles, la magnificence du roi des fleuves qui l'arrose, ses lacs aux vastes contours, ses rivières aux bords gracieux, ses promontoires si pittoresques, la situation magique de sa cité de Québec, et ce pont gigantesque jeté sur le St. Laurent, la plus grande merveille du monde en ce genre. Il a une histoire dont les récits excitent l'intérêt ailleurs que chez nos compatriotes. Il a des rapports avec trois des plus grandes nations du monde: la France, par son origine; l'Angleterre par sa dépendance politique; les États-Unis, par le contact habituel d'un voisinage immédiat. Il a un commerce qui au loin et dans de grandes cités, fait compter sur lui. Il a une littérature que la renommée commence à glorifier.

Tout cela attire sur notre pays les regards des autres nations; mais quand leurs yeux se fixent sur lui, ils lui trouvent un caractère tout spécial; l'esprit religieux forme sa physionomie historique et sociale. En effet, l'action catholique nous a faits ce que nous sommes. C'est elle qui a choisi les premiers colons du Canada, et envoyé en leur personne, la foi, la piété, la probité, peupler la terre que nous, leurs descendants, habitons encore. Elle a inspiré la force des martyrs glorieux dont le sang a sanctifié notre sol, elle a encouragé l'intrepidité de ces héros qui, avec un dévouement si valeureux, ont soutenu la colonie; elle a provoqué l'esprit d'exploration qui a produit de si lointaines et si importantes découvertes; elle a conservé notre nationalité au milieu d'une conquête qui aurait dû nous anéantir, mais dont l'effet principal semble avoir été, dans les desseins de la Providence, notre soustraction à l'envahissement de cette impiété qui a amené la révolution française avec tous ses désastres. Notre foi religieuse a maintenu en nous cette loyauté qui, en nous rendant fidèles à nos nouveaux maîtres, a empêché l'absorption de notre foi, de notre langue, de nos mœurs, de notre nom dans l'union américaine. C'est elle qui a couvert notre pays de ces magnifiques institutions d'éducation et de charité qui sont pour nous un si noble orgueil. C'est elle qui a conservé cette dignité de mœurs qui distinguent ces qualités disparues hélas! chez tant d'autres peuples; et le respect pour les choses sacrées; l'honnêteté qui fait rougir le vice; la probité dans les transactions; l'humanité dans les rapports sociaux et spécialement à l'égard des étrangers. La foi, elle apparaît aujourd'hui dans les hautes classes comme dans le peuple, dans l'administration, dans la magistrature, dans la presse presque toute entière, dans toute l'expression sociale.

Et que voit-on dans cette grande fête nationale, célébrée avec tant de pompe et de solennité? C'est la religion qui y préside; elle a convoqué aux pieds des autels cette foule immense; elle est aujourd'hui saluée, glorifiée comme l'élément le plus vivant de notre nationalité, et le lien le plus fort de l'union de nos compatriotes. Chez aucun peuple contemporain, nul homme n'a été rendu d'une manière si unanime à la foi catholique, comme principe de la vie d'une nation.

Otez à notre pays tout ce qu'il tient de la religion, vous enlèvez à ses annales ses faits les plus héroïques, à ses cités et à ses campagnes les monuments qui font leur gloire, à notre caractère national ce qui le distingue, à notre nom tout l'honneur dont il jouit.

Lorsqu'on passe au milieu de peuples chez lesquels des causes diverses et surtout l'irréligion ont altéré le sens moral, on se prend à regretter la simplicité et l'honnêteté des mœurs de son pays. Les étrangers mêmes l'admirent et nous les envient. J'en ai reçu un témoignage dans une occasion que je ne pourrai jamais oublier. Je quittais Naples avec de nombreux compagnons de voyage sur un bateau à vapeur partant pour la France. Nos regards étaient ravis de cette terre, de cette mer, de ce ciel chanté par les poètes. Quand cette espèce d'extase où nous plongeait ce tableau enchanteur fut passée, la conversation s'engagea entre les passagers du vaisseau, sur le caractère du peuple que nous venions de quitter, et elle amena par comparaison divers jugements sur les mœurs des principales nations européennes. "J'ai vu bien des peuples, dit un gentilhomme anglais, chez qui tout annonçait une position élevée dans la société, j'ai vu bien des peuples, mais dans mes longs voyages en plusieurs parties du monde, je n'ai trouvé nulle part une hospitalité aussi cordiale, aussi bienveillante, des mœurs aussi simples, aussi honnêtes que chez le peuple du Bas-Canada." A ces paroles, je se tis

battre mon cœur canadien d'un noble orgueil, et il me semblait que ces lieux si glorieux par leur beauté magique, les grands événements dont ils ont été le théâtre, et les sublimes scènes qui les ont illustrés, il me semblait, dis-je, que ces lieux si fameux enviaient la belle et pure gloire que ce témoignage venait de donner à mon humble patrie.

Faisons tous nos efforts pour conserver à notre pays une si honorable renommée. Rappelons nous souvent la noblesse et la pureté de notre origine, et la loyauté de nos ancêtres, qui n'a pas encore été essentiellement altérée chez leurs descendants. Si la honne foi chancelle parmi nous, elle se ranimera quand chacun s'entendra redire comme aux temps des preux chevaliers: "Souviens-toi de qui tu es fils, et ne forligne pas."

J. P. Raymond Esq.
Ev. d'Orléans

COLLABORATION POUR "L'E" 24 JUIN 1880.

Penser avant d'écrire est un principe expressé;
Il est trop d'écrivains qui ne pensent qu'après!

Leclair

L'EMIGRATION.

L'EMIGRATION est devenue aujourd'hui une véritable calamité pour notre province.

Mais qu'elle est donc cette région que l'on déserte ainsi avec tant d'empressement?

Est-ce une terre stérile qui se refuse obstinément aux soins qu'on lui donne? Est-ce un climat mal sain qui décime chaque année ses habitants? Est-ce un gouvernement tyrannique où les nobles dans ne peuvent avoir de libre essor, et où la liberté fait place à la licence pour laisser succomber les faibles sous les étreintes d'esprits pervers et puissants? Est-ce enfin une terre surchargée d'habitants, où l'espace fait défaut pour permettre au travail de suffire aux besoins de la vie?

Non, ce n'est rien de tout cela! L'air, l'espace et la liberté ne se trouvent nulle part ailleurs dans de meilleures conditions. Notre climat, quoique un peu sévère, nous offre l'air le plus pur qu'on puisse trouver! Les taxes nous sont encore inconnues, et cependant nous jouissons de franchises et d'une indépendance que les pays les mieux doués de l'ancien monde peuvent nous envier. Notre sol est des plus fertiles et rémunère au centuple les soins qu'on lui donne!

Mais enfin, qu'elle est donc la raison qui puisse engager à abandonner de si précieux avantages? décider à se séparer de ce que l'on a de plus cher, pour courir après l'incertain sur une terre étrangère?

Des penseurs profonds, des patriotes sincères ont attribué des raisons multiples à ce lamentable exode; quant à moi, je n'en cite que deux toutes se réduire à deux chefs principaux: un luxe désordonné et une culture vicieuse. C'est là, suivant moi, la double cause du mal.

Une culture irrationnelle a épuisé le sol de nos anciennes paroisses, et nos cultivateurs, encore trop étrangers aux saines notions de la science agricole pour régénérer ce sol épuisé, s'obstinent dans une routine vicieuse qui les ruine. Découragés par les faibles rendements qu'ils retirent de leurs champs, ils n'hésitent pas à les vendre, souvent à vil prix, pour aller à l'étranger louer leur travail, pour faire face aux exigences d'un luxe désordonné, sans rapport avec leurs ressources, et sans rapport aussi avec leur condition et leur état.

Dans aucun pays de l'ancien monde, les cultivateurs ne mènent un train de vie comme celui de nos habitants. "Mais ce sont tous des bourgeois, s'écrient les étrangers, à la vue de nos cultivateurs!" On ne veut pas admettre ici ce qu'on reconnaît partout ailleurs: que chacun doit rester dans son état et sa condition. Les beaux habits de drap fin, les brillants

orgueil, et il
par leur beauté
ils ont été le
tout illustrés,
le mieux s'en
venait de
servir à notre
appelé à nous
tre origina, et
pas encore été
enfants. Si la
se ramènera
aux temps
qui tu es fils,

attelages, les mille colifichets dont s'affublent les per-
sonnes du sexe en les changeant presque chaque jour,
offrent, sans doute, un coup d'œil bien agréable; mais
les gens sensés ne les apprécient que lorsqu'ils les ren-
contrent en leur lieu propre, c'est-à-dire, chez les per-
sonnes dont les occupations et les ressources sont en
rapport avec une telle mise. L'habit de drap fin, les
belles bottes fines du cultivateur seront un peu gênés
lorsqu'il lui faudra atteler, soigner, panser ses bêtes,
ou mettre la main à la roue dans un mauvais pas!
De même la fermière perdra toutes ses grâces et ne
sera que ridicule avec sa robe à longue traîne, ses
soieries et ses bijoux, lorsqu'il lui faudra traire ses
vaches, soigner ses veaux, etc., etc. Ridicules de
même se rendent les ouvriers jouant à l'élégant, et les
servantes voulant tenir tête à leurs maîtresses en fait
de toilette.

Mais il est surtout une chose bien précieuse que
laisse le Canadien en quittant sa patrie, et qu'il ne
retrouve nulle part ailleurs. C'est cette atmosphère
de foi religieuse qui nous environne ici et qui se
révèle par ces exemples de vert, que nous avons
tous les jours sous les yeux, par cette ponctualité à
observer les prescriptions de notre sainte religion qui
peut seule faire le bonheur de l'homme sur la terre,
par cet esprit de charité qui nous rend tous frères et
ne permet pas que le malheureux demeure jamais
sans ressource et sans consolation!

Canadiens, mes frères, nous sommes un peuple
privilegié! Sachons donc bénir la Providence de sa
libéralité à notre égard, et jouir en paix des avantages
sans nombre qu'elle a mis à notre disposition, et
n'allons pas sacrifier des biens réels pour courir après
un incertain qui n'est que trop souvent suivi de
déceptions.

L. Provancher

Cap-Rouge, 14 mai 1880.

Pte.

AUJOURD'HUI que l'éducation n'est plus une
affaire domestique, mais un problème social,
il est vrai, mais que jamais, de dire que l'avenir
des peuples est dans leur éducation.

P. Phagaci

Québec, 28 avril 1880.

Pte.

PENSEES POUR LA SAINT JEAN.

..... nous allâmes au feu. M.
le Gouverneur le mit à son ordinaire;
j'y chanté *Veni quant lavis*, après le
feu mis, le *Benedictus* et l'oraison de
St. Jean, le *Domine salvum fac regem*
et l'oraison du roy.....

Journal des Jésuites, 1648.

Le jour doit être un jour de SOUVENIR et
de PRÉVISION.

Les actions humaines tirent leur valeur du
mobile qui les inspire. Nos aïeux ont été
grands, admirables, à cause de leur Foi et de
leur Religion: ils continuèrent, sur ce sol
d'Amérique, les traditions dont il est dit:—
Gesto Dei per Francos, "Les œuvres de Dieu
par les Francs."

Souvenons-nous.

Un vent de révolte et de peste souille
sur le monde; nous en sentons les effluves
empoisonnés: là est le danger!

Prévoyons-y.

J. B. Patis

NOS NOTES.

De tout près, de bien loin, de toutes parts, en foule,
Il viennent! C'est un flot, un torrent qui s'écoule,
Un océan humain!... Des visages connus,
Mais que, bien sûr, pourtant, jamais on n'avait vus!
Vieillard, enfant, jeune homme ou fillette gentille,
Tous sont liés nos parents, tous ont l'air de famille.
On s'aborde gaiement, bonnement, sans façon!
Tout à coup l'un s'écrie:—Ah! c'est toi, mon garçon!
Et puis il se ravise...—Agrès mes excuses,
Dans ma mémoire, hélas! les choses sont confuses,
Mais j'avais un cousin; Jean-Thomas Faladeau,
Et vous vous ressemblez comme deux gouttes d'eau.
—C'est mon père, Monsieur. Il était de Lorette;
Il demeurait tout près du chemin de la Suetie:
Le bonhomme est encore vivant, à Chicago;
Pour moi, j'arrive exprès du grand Colorado...
Il n'a que sept garçons, dont trois coorent le monde.
Nous aurons bientôt vu cet étrange monde.
A nos trois. Pour ma part, j'en connais la moitié,
Et je verrai le reste à ma guise, jardié!
J'ai parcouru le Nord, le Kansas, le Mexique;
J'ai vu Boston, New-York, tout, jusqu'au Pacifique,
Et partout j'ai trouvé des gens de par chez nous.
Ces Canadiens, Monsieur, ne sont pas tous des fous,
Quoi qu'on en dise. Ils vont le dimanche à la messe;
Ils parlent bon français et vont même à confesse.
Ils ont journal, école, église et musiquiers.
Quelques uns sont *gambes*, qui rent dire *voyez*,
Et n'en sont pas plus fers. On fait un bon usage
De l'anglais que l'on sait, mais l'un est assez sage
Pour s'appeler encore Jean-Thomas Faladeau.
On aime son curé, qui plus est, son bonsoir.
Greenwood, dit par Bisverre et Walker pour Lanarache,
C'est une vieille histoire, un conte et tout ça marche
Bien autrement. Jamais, on ne s'écouterait pas—
Je n'ai si bien aimé mon pays qu'ici, mais!
Et si je s' des fers des fers, est, est, est, est, est, est,
Mais je révais toujours à nos belles campagnes!
A nos bois de sapin, à nos vieilles maisons,
A nos rivières si gaies, quoique rudes saisons,
Aux beaux ormes tombés par-hés sur la rivière,
Au jardin où cure tout près de la chapelle,
Aux noies de chez nous, même aux entremets,
Où l'on voit les amis, les oncles, les parents!
Puis, soit dit sans malice, aux filles de Lorette...
—Hy a, ferez-vous, pourtant belle Lurette
C'est un nous a quittés...—C'est vrai! j'ai toujours
Certains minos présents, tout comme aux premiers jours.
A propos, comment va... vous avez... Marcelline,
Marcelline aux yeux noirs, ma petite cousine?
Enfins nous parignons nos bonhous, nos desserts,
Nous allons aux bleuets au bout des *Grandes Rivières*,
—Les bleuets des *Grands* ne valent pas les autres...
Et le jour de saint Pierre et de saint Paul, apôtres,
Nous portons un bouquet au grand oule Pierot...
Et bien! comment va-t-elle?—Bah! pour moi c'est trop tard!
J'en ai écrit plus long, tu la verras, j'espère.
Mais suis-je bête, un peu? T'avoir pris pour ton père!...
Le temps passe si vite, et je ne songeais pas
Qu'il a dû grisonner depuis qu'il est là-bas.
Et toi donc que j'ai vu pas plus haut que ma botte,
Comme te voilà grand! Ouf, c'est choquant, soite
Que de penser toujours qu'on est au même point,
Que de vieillir, hélas! et ne le croire point.
Marcelline à présent est une grande fille,
Et vieillotte, ma foi, quoiqu'encore gentille.
Elle est à ton frère un peu, pas nulle aux garçons...
Ceux de chez nous, du moins, n'aiment pas ses façons.
Mais j'y pense... peut-être... elle avait son entente...
Père et mère sont morts, elle vit chez sa tante,
Qui m'a dit bien des fois...—Bah! pour moi c'est trop tard!
Je suis un vieux garçon... ah! c'est un vieux richard!
D'ancus pensent que j'ai de la terre à revendre,
Et pour dix mille ceus ne me ferais pas pendre.
Mais le proverbe dit: richesse ou sainteté,
Retranches-en toujours pour le moins la moitié,
N'importe... nous verrons... si c'est comme je pense,
Si le cœur vous en dit, je paierai la dispense.
J'ai tout fait mettre à neuf: la grange et la maison,
Et cela m'a coûté bien plus que de raison.
Je m'en va à présent; pour cette belle cage
Il faut un jeune couple, et je le tiens, je gage!
Tous les parents aussi seront fiers de le voir;
Je l'emmené, c'est dit, pas plus tard que ce soir;
Et nous l'habiterons chez nous, à tour de rôle.
—Voilà qui n'est pas bête, et ce serait bien drôle...
Ils ont tout ri de moi lorsque je suis parti!
Tous mes plans sont faibles... ils m'ont bien averti.
Si je reste, ils riront bien plus fort, j'imagine.
Moi qui parlais d'aller cet hiver à la Chine,
La Chine tout de bon, la Chine des Chinois!
Le roi saint Jean me joue un tour un peu sournois!
Mais votre offre, cousin, est cent fois bienvenue;
Votre belle maison mérite d'être vue;
Je la visiterai de la cave au grenier,
Et rira bien, ma foi, qui rira le dernier!

ÉPILOGUE.

Toujours on s'intéresse au sort de l'héroïne:
Jean-Thomas devra-t-il épouser Marcelline?
Comme le vieux cousin, je le crois fermement,
Il sera pour lui le vrai "rapatriement!"

J. O. Chauveau

Québec, 24 juin 1880.

AFFIRMEZ-VOUS.

Je dirai aux Canadiens-français: "Affirmez-
vous." Ce n'est pas tout d'être, de se compter,
de manifester. Il faut que les autres sachent
que vous êtes, et combien vous êtes. Il faut que vous
ayez non-seulement des aspirations, mais une volonté
nationale et un but national. Le nombre n'est rien
sans la direction, sans la conscience du but à attein-
dre et la détermination toujours active d'y parvenir.

De même que les nations ne peuvent exister sans
l'unité, de même, une fois formées, il leur faut un
rôle spécial qui les distingue pour que le caractère de
la race, pour que la race elle-même ne se perde pas.
Or, vous, Canadiens-français, vous avez un rôle défini,
assigné d'avance à jouer parmi les autres races du
continent nord-américain. Vous avez au front un
signe indélébile; vous êtes celtes et latins, de la race
qui ne se fusionne pas, qui ne s'assimile pas. Vous
êtes un rejeton lointain, mais vigoureux, du grand
peuple qui a eu une mission unique à remplir dans
le monde, et qui n'y a jamais failli, dont les erreurs et
les fautes mêmes ont servi au progrès de l'humanité.
Rappelez-vous-le. Rassemblez-vous, constituez-vous,
affirmez-vous. Prenez votre place à part. Elle vous
est due, parce que vous êtes les seuls en Amérique à
faire équilibre aux autres races qui toutes se fondent
dans un grand ensemble uniforme, mais sans homo-
généité, sans unité, sans harmonie. Imprimez à votre
masse votre sceau particulier et ce sera une variété
heureuse. Ce sera une variété nécessaire. Le monde
saxon, laissé à lui-même, s'immobiliserait, après avoir
longtemps hailli dans l'ennui. Apportez-lui l'aiguillon
et donnez-lui une physiognomie distinctive. Alors,
vous aurez rempli votre rôle sur ce continent.

Mais pour cela, il faut bien le comprendre, bien le
vouloir et bien le démontrer.

Que faut-il? Multiplier les conventions qui con-
servent l'unité, vous feront connaître votre force et
imprimeront une direction commune à toutes vos
aspirations, à toutes vos volontés individuelles.

Arthur Guis

N'AITRE le matin et mourir le soir; arriver avec
l'aurore et disparaître avec le crépuscule; ne
faire que tremper ses lèvres à la coupe de la
vie; ne voir de la terre que les charmes et les sou-
rires; avoir juste le temps de contempler ce que le
monde a de bon et de beau!

— Quel idéal charmant!

Telle sera, dit-on, la destinée de l'intéressante
feuille que vous vous proposez de mettre au monde,
le vingt-quatre juin prochain, et au bonheur de
laquelle vous nous invitez à contribuer.

Comment refuser quelque chose à cette belle
enfant qui ne paraîtra au milieu de nous que pour
nous sourire et raconter à nos enfants ce qu'elle aura
vu et entendu? Il faut bien essayer de lui être agré-
able si l'on veut qu'elle ne nous trouve pas trop laids
et ennuyeux, qu'elle parle bien de nous plus tard.

D'un autre côté que lui offrir de convenable
lorsque déjà vous avez les mains pleines de fleurs
pour elle. N'annoncez-vous pas que Chauveau,
Faire, Silhe, Faucher, Kouthier et plusieurs autres
vous ont fait parvenir les charmants produits de leurs
jardins littéraires. Vous devez être à demi ensevelis
sous les roses, les lys et les lilas.

Que vous fait-il de plus?

Si au moins j'avais une épingle, un fil d'or à vous
offrir pour attacher toutes ces fleurs, en faire un
énorme bouquet! Hélas! je n'en ai pas. Je n'ai
qu'une épine, qu'une pauvre épine que je viens de
m'arracher de la tête avec beaucoup de peine; si
vous la voulez, je vous la donne.

L. O. David

UN HOMME DÉSAPOINTE.

J'AI rencontré, il y a trois ou quatre ans, un jeune Français qui était parti de Paris dans l'unique dessein d'aller faire la chasse au buffalo. Le long du voyage, à bord du paquebot, il s'était occupé de fournir sa carabine; en arrivant à Halifax, il crut entendre des bégaiements se mêler au bruit des vagues de la mer, et voir des troupeaux de bœufs sauvages s'enfuir dans la brume.

Une fois débarqué, il apprit qu'il n'était pas encore dans le pays du buffalo et qu'il lui fallait gagner l'ouest.

Arrivé à Québec, à sept cents milles de Halifax, il demanda à voir "l'ennemi," mais on lui dit que "l'ennemi n'était pas là"; qu'il lui fallait d'abord se rendre à Quinipég, à dix-neuf cents milles de distance, puis qu'il aurait encore trois ou quatre cents milles à faire avant d'atteindre les buffles des Prairies.

Après m'avoir raconté son désappointement, le gai Parisien, baissant un peu la voix et du ton le plus comique :

— Dites le moi franchement, fit-il : le buffalo ça existe-t-il? ça a-t-il jamais existé?

— Certainement, lui dis-je; mais il n'y en a jamais eu ici. En revanche, vous pourrez trouver des caribous et des origaux non loin de Québec. La chasse à l'original a aussi ses charmes. Les "jongleurs" d'il y a trois siècles—passez-moi une réminiscence—promettaient aux Sauvages un paradis de leur choix et

"... Leur montraient dans la mort une vie immortelle où leur âme suivait une chasse éternelle. D'énormes caribous et d'origaux géants!..."

Mais si vous tenez absolument aux buffles, prenez patience: avant deux mois vous les aurez atteints. Seulement ne les exterminiez pas tous; épargnez-en quelques-uns pour conserver l'espèce; contentez-vous d'un chiffre de victimes assez rond pour donner vos amis de la rue Vivienne.

Car, après tout, étonner ses amis, c'est là l'important. A quoi servirait à un Français de traverser l'océan, si, rendu ici, au milieu d'une société française, comme au point de départ, il ne pouvait pas au delà, et se contentait des pro-tenades pleines de sécurité relative de notre terrasse Fronténac pour charmer ses loisirs? De retour chez lui, qu'aurait-il d'extraordinaire à raconter? Les choses qui concernent notre existence nationale ne sauraient intéresser que les esprits élevés; or, les esprits élevés sont toujours le petit nombre. On lui dirait: Ce n'était pas la peine d'aller si loin pour rencontrer des femmes aimables et des hommes qui fument; pour voir des équipages et des chemins de fer; des salons meublés à la Louis XV et des rues éclairées au gaz; nous avons tout cela ici.

Décidément, nous sommes, en ce pays, trop européens pour les Européens. Les Parisiens ne nous trouvent guère d'autre cachet que celui de tous les provinciaux; comme types et comme caractères, le plus hardi pionnier de la Ouïatchouane et le membre le plus zélé de la Société Saint-Jean-Baptiste seraient cotés moins haut à la Bourse (tousjours rue Vivienne) que le plus anodin des Peaux-Rouges ou même qu'un simple Bois-Brûlé.

—On me dit, reprit mon jeune voyageur, que la seule province de Québec à un territoire presque aussi étendu que celui de la France, et que le Canada entier a plus de douze fois la superficie de mon pays. Cela est-il exact?

—J'ai justement sur mon carnet la réponse à votre question. La superficie du Canada—provinces et territoires—est d'environ 3,330,000 milles carrés, dont 700,000 milles sont couverts d'eau. La superficie de la province de Québec est de 193,355 milles carrés; celle de la France est de 211,750 milles carrés. Le Canada entier a donc, en effet, plus de douze fois la superficie de la France; et je suis heureux de pouvoir vous dire qu'au parlement fédéral, —parlement dont l'action s'étend sur tout cet immense pays,—le français est la langue officielle aussi bien que l'anglais. Les premiers blancs qui ont parcouru les différentes provinces du Canada sont des missionnaires et des pionniers français, et les vastes territoires du Nord-Ouest voient se répéter dans notre siècle, par des Canadiens et par des Français, le grand œuvre des anciennes missions de la Nouvelle-France et du pays des Hurons. Vous allez partir pour l'Ouest et parcourir des centaines et des centaines de lieues; des missionnaires et des voyageurs français ont fait autrefois ce long voyage, en canot d'écorce et à pied, au milieu d'ennemis aussi rusés

que cruels et alors que les vastes régions qu'ils traversaient étaient entièrement inconnues des blancs. Quand vous penserez à cela, vous ne serez pas tenté de vous plaindre de la poussière des chemins de fer.

Le jeune et aimable Parisien, qui rêvait toujours au buffalo, finit par s'éprendre quelque peu de Québec et des Canadiens-français. Il revint un soir de Lévis enchanté du paysage grandiose que l'on découvre de ces hauteurs, d'où le regard embrasse, d'un seul coup d'œil, le prononatoire, la citadelle et la ville de Québec, la rade, couverte de centaines de navires, le confluent du fleuve Saint-Laurent et de la rivière Saint-Charles, l'île d'Orléans, la chute de Montmency et la chaîne des Laurentides.

Il me parla des hommes et des choses avec un certain enthousiasme. Il avait eu la bonne fortune de tomber sur un cocher intelligent qui lui avait donné ses opinions, à lui, sur la politique française :

—On a fait une bêtise à Versailles, avait dit ce cocher. On n'aurait jamais dû invalider l'élection de M. de Mun. J'espère bien que les électeurs de Pontivy vont le réélire d'emblée (textuel).

Il faut avouer que tous nos cochers ne sont pas de cette force-là. Il n'est rien comme habiter les hauteurs pour voir ce qui se passe au loin.

Une visite aux Hurons de Lorette laissa notre touriste assez froid, ou plutôt lui fit éprouver une nouvelle déception.

Les Français sont peut-être les seuls Européens qui aient su civiliser véritablement les Sauvages. Parmi ces derniers, ceux qui habitent la province de Québec et qui vivent de la vie nomade, savent tous lire la prière et chanter le plain-chant. Ils ne connaissent pas les autres sciences qui s'enseignent dans les écoles; mais, possédant les pièces d'or, ils peuvent se passer des gros sous et de la menue monnaie, et ils sont, en définitive, plus avancés que bien des savants. Ceux qui sont fixés dans des villages ont des écoles régulières et vivent de la vie civilisée.

Les Iroquois, les Abénaquis, les Montagnais, les Micmacs et les Malécites ont conservé leurs langues respectives, tandis que les Hurons ne parlent plus le huron mais chantent seulement dans leur langue des chants qu'ils ne peuvent comprendre.

Mon jeune voyageur, qui avait déjà fait la moue en apprenant que le principal chef huron portait un nom français, fut complètement révolté lorsqu'il entra dans la maison de ce dernier. On le fit passer dans un salon parfaitement meublé. Au lieu de le faire asseoir sur une bûche, comme il s'y attendait, on lui offrit un fauteuil en acajou, couvert en crin, et au lieu de lui faire entendre le chant des "festins à tout manger" avec accompagnement de *dichigouane*, une jeune fille exécuta pour lui, sur le piano, le "Miserere" du *Trouville*.

La nostalgie du buffalo le reprit; il n'attendit pas la saison de la chasse aux origaux, mais nous dû bientôt adieu en répétant, non sans un grain de coquetterie, et en grasseyant très-fort : *The Far West for ever!*

Amédée Dauphin

Québec, 3 juin 1880.

NOTRE FÊTE.

[SONNET.]

La sombre nuit a fait place à l'aurore; L'astre du jour se leve radieux. L'hôte des bois chante un hymne sonore, Tout est gaieté sous la voûte des cieux!

C'est la St-Jean! Comme un pur météore, Plangent dans l'air les mânes des aïeux. Le Canadien à deux genoux implore, Pour son pays, le patron glorieux!

En ce moment, nobiles fils de la France, Ah! redisons la gloire et la vaillance Du découvreur, du prétre, du soldat;

Nouveaux St-Louis, ces hommes héroïques-Moururent tous, contraires, catholiques, En défendant l'honneur du Canada!...

J.-B. Caouette

A NOS COMPATRIOTES DES ETATS-UNIS.

Frères, vous revenez d'une terre lointaine Pour vous asseoir une heure au foyer des aïeux. Et revoir ce pays, qu'un jour d'amère peine, Il vous fallut quitter pour chercher d'autres cieux.

Le cœur rempli des voûtes du passé, l'âme pleine Des anciens souvenirs, vous revenez heureux Respirer de nouveau l'atmosphère sereine Du sol natal, rêver vos sens grands loix nombreux.

Soyez les bienvenus! sur la terre chérie Que le ciel non-cloune pour comant patrie, Toas vos noms, de chacun sont encor connus!

Si nous avous longtemps pleuré sur votre absence, Nos cœurs sont aujourd'hui dans la reconnaissance, Non lras vous sont ouverts; soyez les bienvenus!

N. Legendre.

SALUT, 24 JUIN!

Salut, vingt-quatre juin! Salut jour mémorable! Un demi-siècle près nous l'avons célébré. Depuis que, nous parant de la feuille d'érable, Nous chômons saint-Jean pour patron vénéré.

O, comme avec l'aubeur, pieux anniversaire, Chacun voit de nouvea ton aurore briller! Pour que des Canadiens l'union se resserre, Québec nous réunit pour chômer et prier.

La cité de Champlain a pris un air de fête Que, de mémoire d'homme, on ne lui vit jamais! Voudrait-elle, n'importe par part d'une conquête, En faste imiter Rome ou Sparte désormais?

Non, son but est plus grand, son désir est plus sage! Elle veut rendre grâce au ciel de ses bienfaits, Et dire haut comment nous avons fait usage De notre indépendance et de nos libertés.

Elle nous réunit comme une vieille mère Fêtant ses noces d'or rassemblé ses enfants: L'union entre nous n'est plus une chimère; C'est là tout le secret de ses airs triomphants.

Salut, cité chérie, à qui chacun accorde Que l'hospitalité dans les vieux murs fat loir... Salut, vingt-quatre juin, jour d'heureuse comédie (Ou le patriotisme est un avec la loi).

J.-A. Belanger

LA TOMBE DU MISSIONNAIRE.

FRAGMENT.

Loin, là-bas, par delà le front des Laurentides, Près d'un ruisseau d'azur, aux méandres splendides, Au pied d'une cascade il est un tertre nu Ou, bercé par le bruit des vagues aboyantes, Les faucouches élanées des forêts ombraient.

Dort du sommeil sans fin un vieux prétre inconnu. C'est là qu'il vint finir sa pénible existence, Caresant dans son cœur la sildline espérance, Et, quand le printemps fait reverdir les forêts, Un oiseau vient tisser son nid dans une branche; Sur sa tombe un beau lys balance sa fleur blanche Qui durant les hivers ne se flétrit jamais.

A deux pas de la fosse une source limpide Que l'aile de la brise à peine effleure et voit, Deroule sur la mousse un filet argenté! Les Indiens chrétiens, dans leur lointaine contrée, Vous bien souvent puiser de l'eau de cette source, Car toujours au malade elle rend la santé.

W. Chapman

St-François de la Beauce, 28 avril 1880.

LA TÊTE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

LÉGENDE POUR NOS ARRIVÉS PETITS-NEVEUX, EN 1880.

— Grand-père, diront les futurs petits-fils d'un de nos futurs arrière-neveux, contez nous donc quelque chose.

— Le veux bien, mes enfants, répondra le bonhomme en bourrant sa pipe. Qu'est-ce que vous désirez entendre ?

— Un conte ! s'écrieront les plus jeunes.

— Des aventures de Sauvages ! renchéiront les petits hommes de quinze ans.

— Non pas, grand-père, une histoire instructive, quelque légende du bon vieux temps ! demanderont les sages, les moustaches naissantes.

— Soit ! fera le vieillard, s'adressant à ces derniers. La scène se passera le soir du 24 juin 1880, dans une de ces grandes paroisses formées sur les riches terrains d'alluvion que recouvre aujourd'hui le lac Saint-Jean.

Après que le conteur aura soigneusement allumé sa pipe et que le cercle se sera rétréci autour de sa chaise, il commencera ainsi :

— Mes enfants, il y a de ça aujourd'hui juste cent ans, nos ancêtres célébraient, eux aussi, la Saint Jean-Baptiste dans la ville de Québec. — Il faut vous dire, entre parenthèse, que Québec était loin d'être alors ce qu'il est aujourd'hui. C'était une humble ville qui n'avait pas même cent mille âmes et dont le commerce était encore à l'état d'enfance. On y passait le temps à se chamailler à propos de politique, au lieu de travailler à la colonisation, comme cela c'est fait plus tard. Deux beaux grands ponts ne reliaient pas, comme aujourd'hui, la rive sud à la rive nord ; le chemin de fer du Lac n'était qu'un projet ; ceux de Québec à Tadoussac et de Tadoussac à Chicoutimi n'avaient pas la plus petite chance d'être construits. Tout annonçait la misère dans notre pauvre pays. On laissait les choses aller au hasard, sous l'œil de Dieu. Croiriez-vous, mes enfants, qu'à l'endroit même où nous sommes, il y avait autrefois un grand lac vaseux de plus de cent milles de tour et qu'on n'avait pas même songé à l'assécher en creusant le canal de la Grande-Décharge ? C'est pourtant comme je vous le dis. Pour me résumer en deux mots, le pays tout entier — je parle du pays français — ne comptait guère plus d'un million de Canadiens, tandis qu'aujourd'hui la province du Saguenay seule en donne trois millions et qu'il y a au moins sept millions de nos gens dans ce que nous appelons la *Vieille-Province*.

A cette révélation surprenante, les petits-fils du conteur ouvrirent les yeux et se dirent que, nous leurs ancêtres, nous étions de fiers crétiens. Avouons modestement que nous n'aurons pas volé cette épithète.

Le grand-père futur reprit :

— La misère était donc grande chez nos ancêtres d'il y a cent ans. Cela ne les empêcha pourtant pas de célébrer magnifiquement notre fête nationale, en 1880. On avait invité tous les Canadiens de l'Amérique, et il en arriva plus qu'on ne l'espérait même, — si bien que en la ville de Québec parut, ce jour-là, un immense camp de pèlerins, tout comme La Mecque, la ville sainte des Musulmans.

Saint Jean-Baptiste, du haut du ciel, contemplant avec amour ce spectacle de tout un peuple réuni pour le célébrer. Il souriait doucement, le bon saint, mais il y avait une pointe de tristesse dans son sourire. Il se disait que ses amis canadiens se mettaient à la pour lui en bien grands frais, et il cherchait le moyen de faire tourner à leur profit cette générosité un peu forte pour leur bourse. Une idée lui vint tout à coup, et il se dirigea de suite vers le trône du bon Dieu. Là se tenaient une foule de saints de sa connaissance : saint Pierre, saint Joseph, saint Mathieu, et bien d'autres. Voyant la mine renfrognée de saint Jean-Baptiste, le propre jour de sa fête, ceux-ci se doutèrent bien que leur camarade avait quelque chose à demander.

Ils ne se trompaient pas. Le bon Dieu, lui, souriait paternellement.

Saint Jean-Baptiste se prosterna et dit :

— Père-Eternel, accordez une faveur à votre pauvre Jean.

— Que veux-tu, mon bon Jean ? Je ne te refuserai rien aujourd'hui.

— Père-Eternel, je voudrais aller sur la Terre.

— Vas-y. Qui t'en empêche ?

— C'est que...

— Parle sans crainte.

— Je voudrais y aller avec mon corps terrestre.

— Mais ta tête a été coupée, tu le sais bien !

— Père-Eternel, vous n'en préterez une autre semblable.

— C'est facile.

— Et j'apporterai ma vieille tête sous mon bras.

— Accordées les deux têtes.

— Seulement, je voudrais que cette dernière fut convertie en diamant.

— Vaniteux ! fit en souriant le Père-Eternel. Accordée aussi la tête de diamant.

Saint Jean-Baptiste se prosterna de nouveau et partit aussitôt pour notre planète. Les saints, ses amis, le croyant toqué, souriaient dans leur barbe en le voyant ainsi agrémenté d'une tête de rechange.

Mais saint Jean, qui avait son projet, les laissa rire et fila vers la Terre avec la vitesse du regard de Dieu.

Il arriva à Québec en moins d'une seconde.

Tout y était en émoi. L'immense procession s'organisant ; les chars allégoriques de toutes sortes se mouvaient ci et là ; les bannières, les banderolles et les drapeaux flottaient au vent... C'était beau, c'était grand... pour l'époque.

Soudain, une étrange rumeur circule : le personnage principal de la procession, le petit saint Jean-Baptiste, a disparu !... On l'a cherché en vain... Il s'est évanoui comme une fumée, comme un brouillard... Il faut le remplacer ; mais le temps presse, la foule s'impatiente, et les lourds chariots sont déjà parvenus en mouvement.

Le président — il s'appelait Jacques Rhéaume — est au désespoir ; il s'arrache les cheveux... Peut-être va-t-il se dépouiller lui-même, revêtir une peau de bête et remplacer le personnage manquant.

Mais, à ce moment même, un homme jeune encore se présente, arrivant on ne sait d'où. Il ressemble "comme deux gouttes d'eau" au vrai saint Jean-Baptiste des Ecritures et est revêtu comme lui "de poils de chameau". Une ceinture de cuir entoure ses reins, et il cache sous son étrange vêtement un objet assez volumineux.

Sans mot dire, l'inconnu saute dans le char principal, et fouette, cocher ! la procession s'ébranle.

Le président, tout ébahi, n'en revenait pas ; il croyait rêver... Mais la foule se mit à crier : *vérité !* et le char triomphal disparut sous les arches de verdure, entre les décorations de toutes sortes, au son des fanfares éclatantes et escorté de plus de cinquante mille personnes.

Ce fut un beau jour pour notre peuple, mes enfants. Bien des cœurs forts battirent à l'unisson et bien de douces larmes coulèrent pendant cette grande exaltation du précurseur de Jésus-Christ.

Le remplaçant du petit saint Jean-Baptiste surtout paraissait ému ; et, quand la procession fut finie, son visage était radieux et sa tête semblait entourée d'une auréole...

Le président, venu pour le complimenter et le remercier, se troubla à son aspect... Une inspiration d'En-Haut fut pour lui une révélation, et il tomba à genoux, s'écriant :

— Vous êtes saint Jean-Baptiste, le vrai saint Jean-Baptiste !

— Je le suis, en effet, répondit le saint. J'ai vu mon peuple pauvre, mais toujours croyant... J'ai voulu venir moi-même le réconforter.

Puis, entr'ouvrant son manteau rustique :

— Voici ma tête, qui fut coupée à la prière d'Hérodiade... Dieu l'a convertie en diamant... Je la donne à mon peuple, à ce peuple qui m'est demeuré fidèle... Faites-en usage pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand avantage de ceux qui aiment saint Jean-Baptiste !

Ces paroles prononcées, une grande lumière se fit, qui aveugla tout le monde, et le saint remonta au ciel...

Et voilà comment il se fait, mes enfants, que, grâce à la générosité de notre céleste patron, la population canadienne s'est décuplée et tout le pays s'est colonisé en moins d'un siècle...

Le vieillard secoua sur son pouce la cendre de sa pipe... Et nos arrière-petits neveux sentirent redoubler leur amour pour saint Jean-Baptiste, patron des Canadiens-Français !

AUX CANADIENS FRANÇAIS.

Patria communis omnium nostrum m. m. est.

CICÉRON.

Au chevet d'une femme encore jeune et forte
De savants médecins se trouvaient appelés :
Tombée en léthargie elle paraissait morte
Et les hommes de l'art débattaient, troublés.
Chacun argumentait, vantait son spécifique,
Mais les autres toujours raisonnaient autrement.
Et pendant ce temps-là la pauvre léthargique
Froide comme un cadavre était sans mouvement.
Et la science enfin dit : il faut qu'elle meure !
Dans un si grave cas notre art est impuissant...
Mais soudain un jeune homme entra dans la demeure,
L'âme bouillonnante et le cœur frémissant,
Il vint droit au chevet et s'écria : ma mère !
La femme à cette voix parut se ranimer !
Une larme tremblante humecta sa paupière,
Et l'on vit dans ses yeux un éclair s'allumer :
Un seul cri de l'amour l'avait déjà guérie !

Il est une autre mère, ô Canadienne Française,
A qui nous donnons tous le doux nom de Patrie.
Quand elle s'affaiblit, l'oublions-nous jamais,
Si les hommes d'Etat restent dans l'impuissance,
Que l'amour filial seul peut la secourir,
Et que le dévouement, plus fort que la science,
Saura toujours — s'il veut — l'empêcher de périr.
Si donc elle tombait jamais en léthargie,
Courons à son chevet où pend le Crucifix,
Et pour lui redonner la force et l'énergie
Crions aux médecins : arrière, place aux fils !
Et nous verrons bientôt revivre notre mère...

O vous qui revenez la voir en ce beau jour
Et qui vivez, hélas ! dans la terre étrangère,
S'il vous faut repartir laissez-lui votre amour.
Pour vous donner encore l'éteinte maternelle
Ses deux bras vont rester ouverts, tournés vers vous.
Que votre absence, ô fils, ne soit pas éternelle,
Et sur le sol natal un jour revenez tous !

A. J. P. Proulx

CESSION NON PAS CONQUÊTE.

Réfutons un mensonge historique.
Au Canada, les Anglais se sont complètement mépris sur l'origine de leurs titres. En politique comme en droit civil, une erreur de cette nature entraîne des conséquences déplorable. En droit civil, ce sont des empiètements, des usurpations, des confiscations de la propriété du voisin. En politique, des inégalités, des violences, de la tyrannie.

La Conquête représente pour les nations vaincues et arrogantes l'idéal du droit. Il leur plaît d'être victorieuses, de tenir par l'épée leur titre au gouvernement de leurs semblables, et de s'attribuer ainsi des raisons excellentes pour traiter avec leurs concitoyens de maître à valet ; de dispenser la justice ordinaire ; de s'attribuer des privilèges et des places ; en un mot de planer dans une sphère supérieure, en perpétuant à leur profit le régime des castes antiques. Cela n'empêche pas ces peuples d'être libéraux à l'occasion, et de s'attribuer le monopole de la générosité, quand par hasard, on accorde de certains droits aux nations. Alors, ils ajoutent le mérite de la clémence aux palmes du triomphateur : sauf, à retirer le bénéfice, quand il n'est pas senti avec assez de gratitude.

La Cession est tout autre chose. Elle suppose une égalité entre l'occupant et le cessionnaire. C'est un contrat qui laisse intacte la dignité de chacun, sans subordination ou supériorité respectives : sans que l'orgueil de l'un puisse s'exalter aux dépens de la susceptibilité de l'autre. Les éléments et les races diverses peuvent s'adjoindre et venir en contact, sans se froisser mutuellement, sans privilèges, sans oppression, sans souvenirs irritants, sans péril pour la paix publique.

L'histoire est pleine de ces transactions. La Belgique a souvent changé de régime par suite de conventions conclues après des guerres : jamais aucun de ses dominateurs n'a pensé à la traiter en pays conquis. Il en a été de même pour le royaume Lombard-Vénitien, pendant l'occupation autrichienne, et pour la malheureuse et patriotique Alsace, cédée à notre mère-patrie par le traité de 1648. Elle seule a voulu se franciser ; et jamais, au temps même de leur plus forte autocratie, les rois de France n'ont osé toucher aux privilèges et aux immunités municipales de Strasbourg.

M. P. Eug. Dick

De cette distinction que nous venons d'établir, nous tirons cette conclusion :

La *Conquête* représente le droit barbare ; la *Cession* le droit civilisé.

Or, quel était, à l'époque de la *cession* du Canada, le caractère des lutes ? C'était un anneau des combats qui se faisaient en Europe. On ne songeait pas à l'Amérique, et personne ne soupçonnait sa future importance. C'est ainsi que l'Acadie fut cédée en 1713 par Louis XIV ; cependant elle fut traitée par les Anglais en pays conquis.

On donnait alors des royaumes entiers pour une place forte des Pays-Bas ; et la destinée des colons américains était décidée sur un tapis vert, par suite d'arrangements tout à fait étrangers aux résultats acquis par les batailles qu'ils avaient livrées. Ainsi, Louisbourg pris et demantelé en 1740, fut rendu à la France en 1748, parce que le maréchal de Saxe avait vaincu les Anglais à Fontenoy et que la France avait conquis les Pays-Bas. Il en aurait été de même pour Québec et le Canada, si, en 1763, notre marine eût été victorieuse sur le continent. Malheureusement, elle n'avait alors à opposer à Frédéric que des courtisanes comme Soubise, et le Canada fut cédé.

On voit par là, que les destinées de l'Amérique se jouaient en Europe, et que l'événement de 1759 — la bataille des plaines d'Abraham — n'a eu en réalité qu'une part très restreinte dans le dénouement. Cruelle dérision de la destinée ! Si quelques-uns en Amérique, avaient le droit de se croire vainqueurs et d'être traités comme tels, n'étaient-ce pas ceux qui, pendant quatre ans, avaient battu l'ennemi partout où ils l'avaient rencontré : érasé Braddock à la Monongahela (1) ; brûlé et dispersé une flottille de 400 bateaux au Fort Bull ; rasé les fortifications anglaises d'Oswego ; détruit le port de William Henry ; mis en déroute avec 3,500 hommes, à Carillon, le général Abercromby et ses 16,000 soldats ; repoussé Wolfe à la bataille de Montmorency ? Eh ! bien, non ! Tous ces vaillants et leurs prouesses ne furent rien des antres mémoires de la diplomatie européenne. Des gens graves, à perruques poudrées, cravatés en dentelles, avec chemise à jabot et épée de cour au côté, nous redécouvraient un madrigal et un fin souper. Ils disposèrent de nous, sans même prendre la peine de se faire raconter ce que nous avions fait ici, au nom de la France. Ils traitèrent ces choses de vécilles, et cédèrent sans regrets un territoire supérieur à l'Europe en superficie.

Quant à ceux qui parurent au contrat comme substitués, ils étaient de la génération des soldats et des marins qui s'étaient distingués lors de la déportation de nos frères de l'Acadie. Ils personnifiaient le droit barbare ; et c'est été trop que de demander à ces officiers médiocres, à ces soldats racolés en Allemagne et à leurs fournisseurs faméliques, de faire immédiatement la distinction entre le mot *Cession* et le mot *Conquête*, et de se rendre compte de leur situation juridique vis-à-vis du pays qu'ils administraient. L'histoire s'est chargée de redire ce que ces gens pensaient de l'origine et de la limite de leurs droits. Ils étaient grands admirateurs du *régime militaire*, et il leur plaisait évidemment de se poser en vainqueurs et de traiter le Canada comme Tilly, Wallenstein et les soudards impériaux traitèrent la Bohême et la Lusace pendant la guerre de trente ans.

Mais aujourd'hui que dans ce pays, au moins, le droit civilisé a réussi à primer le droit barbare : aujourd'hui que la source des souvenirs irritants semble tarie, pourquoi ne pas restituer aux choses leur véritable nom ? Quand il s'agit de se reporter vers cette période douloureuse de notre histoire, pourquoi nos orateurs, nos hommes de lettres, nos députés, nos journalistes écriraient-ils *Conquête*, quand il n'y a eu que *Cession* ?

Les Anglais eux-mêmes conviendront que cette appellation est pour le moins ridicule, et qu'il faut avoir une rude propension au chauvinisme pour parler de la *Conquête du Canada*, quand la dernière fanfare de guerre jetée à la brise du Saint-Laurent, l'a été par le clairon du général de Lévis, qui annonçait au monde la victoire française de Sainte-Foye !

(1) — " Nous avons été battus, honteusement battus par une poignée de Français qui ne songeaient qu'à inquiéter notre marche. Quelques instants avant l'action nous croyions nos forces presque égales à toutes celles du Canada ; et, cependant, contre toute probabilité nous avons été complètement défaits, et nous avons tout perdu."

Lettre du colonel George Washington, qui plus tard devint être le libérateur et le premier président de son pays.

François Leplat-Maurice

L'EMIGRANT.

Au vieux foyer de la maison natale,
Aille aimé de son bonheur constant,
Un écho de notre capitale
Vivait tranquille au bord du Saint-Laurent.
" Dans mon pays, disait-il, ô ma mère !
Heureux de vivre et fier de te nourrir,
Je crains l'exil où la vie est amère :
Au Canada, crois-moi, je veux mourir."

" Naquire, aux jours de mon adolescence,
Mon père, épris de son modeste gain,
Fut riche assez d'une modique aisance,
Et refusa l'or de l'Amérique.
Il répétait : je cherche la fortune
Et ne m'attends qu'à faire le paupier
Du Canadien nommé l'industriel.
Père cher, mon âme te regrette
Et gardera ton noble souvenir,
Entiens ma voix qui sans cesse répète :
Au Canada, puisse je aussi mourir !"

" Mais il n'est plus, et maintenant sa bière
Gît sous la toche où dorment nos aïeux.
Une mort prompte a fermé la paupière
Du Canadien nommé l'industriel.
Père cher, mon âme te regrette
Et gardera ton noble souvenir,
Entiens ma voix qui sans cesse répète :
Au Canada, puisse je aussi mourir !"

Ainsi, longtemps loyal et véritable,
Parlait souvent l'honnête québécois,
Et sans effort son cœur patriotique
Resta fidèle aux serments d'autrefois.
Mais, ô surprise ! une folle pensée
L'entraîne ailleurs ; il veut soudain partir.
Alicia ! dit-il à sa mère oppressée :
Au Canada je reviens à mourir."

Du Saint-Laurent, il n'a fui le rivage ;
Loin dans l'Ouest il cherche son sort.
Mais l'infortune a tué son courage
Par les travaux qu'il accablent la-bas.
Furieux sort-il atteint par la faillite,
Son labeur même est venu l'appauvrir.
Fier et ingrat, se dit-il, je te quitte !
Au Canada je vais aller mourir."

Il s'est bercé d'une espérance vaine,
" Amis, témoins de mon cruel malheur,
" De mes ennemis venez rompre la chaîne,
" Sécularisez-moi en sa mort mon cœur.
" Jal finis, hélas ! je me vois sans ressource ;
" De notre argent déigner me secourir.
" Dans mon pays je dois finir ma course :
" Au Canada, frères, je veux mourir !"

J. M. Deome

Kimuské, 17 mai 1880.

AUX ÉDITEURS DE CE JOURNAL.

Pour écrire un journal unique
Vous prenez tous nos écrits —
C'est de danger qu'un vous critique :
La presse entière est dans vos mains !

" Ce n'est pas, dit-on, l'habitude,
" La politique a des rigueurs,
" Il faut plaire à la multitude ;
" Il faut conserver ses couleurs."

Conservons mieux que ça, mes frères,
Transmettons à nos petits-fils
Ce que nous tenons de nos pères :
Un grand amour pour le pays.

Unissons-nous, et que le monde
Apprenne que nous existons.
Jamais le respect ne se fonde
Que sur l'or des traditions.

Notre passé rempli de charmes,
Le présent qu'on doit mériter,
Nous fourniront toujours des armes
Quand nous voudrons nous défendre.

Ne séparons point nos phalanges,
Sachons comprendre l'avenir,
Et, patriotes comme dix anges,
Bermos afin de recueillir.

Semons la graine de l'histoire :
L'arbre a le terrain pour support —
N'en perdons jamais la mémoire
Et nous serons un peuple fort.

Benjamin Sault

QUÉBEC.

BOULEVARD de notre nationalité. Glorieux vaincu dans un combat illustre. Fier dans la défaite. Digne du respect et de l'admiration de la postérité. Toujours foyer ardent de patriotisme, de foi, de charité. Ami constant des lettres, des arts, des sciences. Audacieux promoteur aux vastes horizons. Superbe cité aux grandes aspirations du cœur, aux généreux élans de l'âme !

L. G. Desjardins.

PATRIOTE.

SOUVENIR D'ENFANCE.

C'Était le matin-là, j'avais été porté à l'ordre du jour. Le vieux maître d'école me fit signe du doigt de l'aller trouver à sa place. J'ignorais pourquoi. Je montai grave, soucieux, les deux degrés de l'estrade où s'appuyaient sa chaise empaillée et son pupitre branlant. L'émotion me suffoquait. Je craignais d'être grondé. Mais non. Nous venions de donner notre leçon d'anglais, et il faut croire que j'avais bien prononcé *dog, cat, bird*, ou quelque autre mot aussi difficile, car le bonhomme, déposant le morceau de sucre d'éralbe qu'il grugeait constamment, dit aux élèves ébahis de cette cérémonie inaccoutumée : " Voilà l'homme qui apprend bien l'anglais ! " Le vieux savait l'anglais comme je sais le grec. Le plus ébahi des élèves, ce fut moi. Cependant je ne tardai pas à reprendre mes sens, je devins radieux et il me sembla que je regagnai mon siège d'un pas un peu insolent.

Mais l'après-midi, pendant la leçon de géographie, je me sentis malade. J'avais le regard voilé, mes tempes battaient, les joues me brûlaient, ma gorge était sèche, comme rempli de poussière. Le maître vit ma figure rouge et me fit reconduire à la maison par un grand.

J'avais sept ans. Et pendant qu'on allait quérir le médecin, que ma mère préparait des flanelles et faisait bouillir de l'eau, mon père me berçait sur ses genoux. J'étais dévoré par la fièvre, je toussais de cette toux rauque et creuse qui effraie toujours tant les parents.

— Il ne faut pas que tu sois malade, mon homme, dit mon père ; il faut que tu viives pour faire un brave patriote.

— Un patriote, qu'est-ce que c'est, papa ?

— Un patriote, c'est un homme qui ne se laisse maltraiter, ni lui ni ses gens, par personne, et qui garde tous ses droits et tout ce qui lui appartient, même au risque de se faire tuer, surtout quand ce sont les Anglais qui veulent le voler. Ton grand-père était un vrai patriote. A propos, ma femme, il y aura douze ans demain que mon père a été tué au feu de St-Denis, dans la maison de ma tante St-Germain.

— Par qui ?

— Par une balle anglaise, par un soldat anglais. — Pourquoi ça ? Je n'apprendrai plus l'anglais, à présent.

— Au contraire, répondit mon père ; tâche de l'apprendre comme il faut. Tu pourras plus tard te défendre contre les Anglais dans leur langue. Je te dirai quand tu seras plus vieux pourquoi ils ont tué ton grand-père. Mais souviens-toi toujours qu'il faut être patriote avant tout.

— Étais-tu avec lui, papa ? dis-je en riant.

— Oui, nous nous battions côte à côte, dans une fenêtre. Il y avait entr'autres un soldat qui nous visait sans cesse, mais son fusil rata longtemps. A la fin le coup partit et mon père tomba. Je cours chercher le vicaire, M. Lagorce, qui lui administra les derniers sacrements, et il mourut en patriote. . . . Je n'en compris pas plus long, le dèrre me prit, mais au bout de huit jours j'étais sauvé. J'avais eu une rougeole pourprée : c'est ainsi, du moins, que feu le Dr Morin nommait cela.

De cette première leçon de patriotisme il m'est resté un souvenir ineffaçable. Patriote ! voilà un mot que j'ai bien médité. Mon père qui l'était — et qui

Est encore, Dieu n'e m'avait appris j'ai su les autres d même degré sont conquis des lib vent le précieux d Nous tous qui a ment à la nationali vous que bon sa des patriotes.

QUAND Ja son premi velle, fut c Plus tard, de M sommet du Mont sionnaires parco Nouvelle-France, Au fond des for gravait le signe d de mettre le dém à Jésus-Christ.

Aujourd'hui, l nos campagnes, De chaque c rivières, la flèche nues. Sur les ro La croix qui clame qu'à son peuple qui aït p secret du bonhe Elle nous di familles, règnet Elle nous p Elle nous un son heureuse. Le pas pleuré c foyer paternel e La croix est l Elle nous ra nos pères ont Mais elle nous francs ont été avec patience.

Les générati précédées sont l à sont nos apporter la br pour son pays, ses sueurs. La croix veü Et la croix n leurs traces, qu une vie simple du *matrilialism* et qui étouffe é ration généreux La croix nos ancêtres, a laquelle on vou de nos pères e partie de cette des déchirer leur porter nos effo pour nous la couragement, dans notre vé notre avenir. pays, accroit éat prospère, d'autres cloch le domaine c sacrifice nous de notre gran france, est au toire et de tri

l'est encore, Dieu merci!—sans savoir définir la chose, ne m'avait appris qu'une des significations du mot. J'ai vu les autres depuis, et je trouve que patriotes au même degré sont ceux qui paient de leur sang la conquête des libertés publiques et ceux qui conservent le précieux dépôt.

Nous tous qui affirmons aujourd'hui notre attachement à la nationalité canadienne-française, nous prouvons que bon sang ne peut mentir: nous sommes des patriotes.

A. Desjardins

LA CROIX.

Tu vaineras par ce signe.

QUAND Jacques Cartier découvrit le Canada, son premier soin, en touchant cette terre nouvelle, fut d'y élever une croix.

Plus tard, de Maisonneuve plantait la croix sur le sommet du Mont-Royal. Armés de la croix, les missionnaires parcouraient les régions sauvages de la Nouvelle-France, cherchant des âmes à convertir. Au fond des forêts, la main mutilée du Père Jogues gravait le signe du salut sur l'écorce des arbres, afin de mettre le démon en fuite, et de consacrer ce pays à Jésus-Christ.

Aujourd'hui, l'emblème sacré domine nos villes et nos campagnes.

De chaque côté de notre grand fleuve et de nos rivières, la flèche des clochers porte la croix; vers les nues. Sur les routes, on voit partout s'élever la croix.

La croix est l'emblème de la foi et du sacrifice. La croix qui surmonte ce clocher de village proclame qu'à son ombre vit un peuple croyant, un peuple qui sait prier et aimer, et qui possède ainsi le secret du bonheur.

Elle nous dit que là, au sein de ces honnêtes familles, règnent la paix et la joie du cœur.

Elle nous parle du temps, aujourd'hui passé comme un songe, où nous avons vécu de cette vie heureuse. Le clocher du village... n'avons-nous pas pleuré en le revoyant, en nous souvenant du foyer paternel et des jours bénis de notre enfance?

La croix est l'emblème du sacrifice.

Elle nous rappelle au prix de quelles souffrances nos pères ont acquis le sol que nous possédons. Mais elle nous dit en même temps que ces souffrances ont été acceptées avec courage, endurées avec patience.

Les générations fortes et vaillantes qui nous ont précédés sont maintenant dans le champ du repos. Là sont nos héros: le missionnaire qui vint ici apporter la bonne nouvelle, le soldat qui mourut pour son pays, le pionnier qui arrosa cette terre de ses sueurs.

La croix veille sur leur tombe.

Et la croix nous dit que nous devons marcher sur leurs traces, que nous devons, à leur exemple, mener une vie simple et austère, fuir le luxe, nous garder du matérialisme qui envahit aujourd'hui les sociétés, et qui étouffe en elle toute pensée élevée, toute aspiration généreuse.

La croix nous enseigne que nous devons, comme nos ancêtres, accepter avec amour la loi du travail, à laquelle on voudrait aujourd'hui se soustraire. L'œuvre de nos pères est loin d'être terminée. La plus grande partie de cette province est encore inculte et attend des défricheurs. C'est de ce côté que nous devons porter nos efforts. Que l'œuvre de la colonisation soit pour nous la plus importante, la plus digne d'encouragement, car c'est elle qui nous maintiendra dans notre véritable vocation, c'est elle qui assurera notre avenir. Allons à la forêt, travailler pour notre pays, accroître ses ressources, jeter les bases d'un état prospère. Allons bâtir d'autres églises, élever d'autres clochers, étendre jusqu'aux dernières limites le domaine de la croix. C'est ainsi que dans le sacrifice nous trouverons le principe de notre force et de notre grandeur. La croix, emblème de la souffrance, est aussi, ne l'oublions pas, un signe de victoire et de triomphe. *In hoc signo vinces.*

J. Desrosiers.

FEUILLE D'AUTOMNE et JEUNE ARTISTE.

Par la brise d'automne à la forêt volée,
Une feuille d'érable erre dans la vallée:
Papillon fantastique aux ailes de carmin!
Un enfant, qui folâtre au pied de la colline,
N'écluse pour saisir cette feuille divine
Enfin, la feuille est dans sa main.

Ne méprisez pas, le vous prie,
Cette feuille rouge et fétide,
Léger débris de la forêt:
Dieu la chérit, puisqu'il l'a faite!
Pour cet enfant déjà poète,
Cette feuille—pour nous muette—
Porte du beau quelque reflet.

Et l'enfant tient sa feuille et son grand œil rayonne.
Il contemple le longemps cette feuille d'automne!
Elle a des couleurs d'or, et des lignes de feu.
Le froid l'a fait mouir, et le vent dans la plaine
Depuis le point du jour sans pitié la promène:
Mais, c'est encore l'œuvre de Dieu!

Ne méprisez pas, le vous prie,
Cette feuille rouge et fétide,
Léger débris de la forêt:
Dieu vainement ne l'a pas faite!
Pour cet enfant déjà poète,
Cette feuille—pour nous muette—
Porte du beau quelque reflet.

De ses légers ébous, la nature avec grâce
A décoré la feuille et des aces en papasse:
L'oiseau l'a, dans les bois, sculptée à sa façon.
Dans sa feuille, l'enfant voit des fleurs, voit des anges—
Comme il verra, ce soir, des fantômes étranges
Dans le nauage à l'horizon!

Bonheur à toi, feuille fétide,
Qui ce matin dans la prairie
Au gré du vent errais encore:
Car, grâce à toi, feuille éclatante,
L'un enfant que tu vas enchanter
L'imagination riante
Vient d'en trouver ses ailes d'or!

Un léger bruissement de la feuille froissée
Peintre ou musicien, dans l'art quelque grand maître—
L'enfant devient rêveur.—Dans un petit cerceau,
Un jour—ainsi bruisaient les feuilles dans la plaine—
Il vit porter sa veur là-bas, près d'un grand chêne...
Et quelques pleurs valaient son œil.

Bonheur à toi, feuille bénie,
Qui ce matin rouge et fétide,
Prenais ton vol dans la forêt:
Pauvre feuille sèche et sonore.
Cher un enfant tu fais ébrouer
Deux plaisirs que le cœur adore:
Le souvenir, et le regret!

Laissez croître l'enfant, et ce sera peut-être,
Peintre ou musicien, dans l'art quelque grand maître—
A l'orage trouvant de sublimes accords,
Donnant une âme à tout, au soleil, à la brise,—
Aux voix du soir, au bruit du torrent qui se brise—
Prêtant l'oreille avec transports!

Et maintenant, feuille fétide,
Dans la forêt, dans la prairie,
L'aile du vent peut t'emporter:
Dieu vainement ne l'a pas faite!
Car, grâce à toi, feuille muette,
Cher un enfant déjà poète
Le feu divin vient d'éclater!

C'est un artiste en fleur que cet enfant étrange:
Peut-être sera-t-il Van Dick, ou Michel-Ange—
Prêtant fleur à l'ivoire, ou sourire à l'airain.
Un jour peut-être, au front de quelque basilique,
Le marbre imitera, sous son ciseau magique,
La feuille qu'il tient dans sa main!

Et maintenant, feuille bénie,
Dans la forêt, dans la prairie,
L'aile du vent peut t'emporter!
Envoile-toi joyeuse et fière:
Car, grâce à toi, feuille légère,
L'amour du beau, tendre mystère,
Cher un enfant vient d'éclater!

J. A. Giras

Ptre.

Le mot *Patrie* est plus qu'une simple parole,
Plus qu'un drapeau qui flotte, et plus qu'un nom de lieu;
C'est un principe saint dont le hardi symbole
Commence à la famille et va finir à Dieu.

J. A. Giras

NOTS TROIS GLOIRES.

LOYAUTÉ.—HISTOIRE.—CHARITÉ.

De quelque côté que se portent nos regards, partout apparaissent, au Canada, les imposants Monuments élevés par l'intelligente générosité ou par la charité chrétienne. Les habitants. En effet, l'amour de la patrie s'est toujours manifesté par de nombreux actes de loyauté, en même temps que les âmes brûlant de charité soulageaient les infortunes et consolait les affligés.

L'ORÉALISQUE des Héros de 1760.—œuvre de reconnaissance et de foi nationale,—ainsi que le Monument superbe élevé à la mémoire de Wolfe et Montcalm, témoignent de la bravoure des généraux et du dévouement des soldats des deux races, qui s'illustrèrent si héroïquement durant les combats de l'époque, héros qui terminèrent leur carrière patriotique par une mort si glorieuse.

LE TEMPLE HISTORIQUE du Canada, que des écrivains éclairés ont élevé par leurs travaux, célèbre les grandes beautés de la civilisation, en même temps qu'il démontre le progrès d'une littérature nationale encore naissante, il est vrai, mais que nos historiens et nos littérateurs ont su faire connaître et apprécier, s'éclairant eux-mêmes au flambeau des écrits inspirés des Champlain, des Sagard, des Leclercq, des Charlevoix, des Olier, et autres Annalistes du temps.

L'ÉTENDARD DE LA CHARITÉ révèle les sublimes dévouements qui ont germé sur le sol canadien, par l'établissement de congrégations religieuses, se vouant tout entières au service de l'humanité souffrante et à l'instruction publique et gratuite des enfants du pays. Secourir l'infortuné, entourer de caresses le berceau du malheure, comme aussi orner l'esprit et le cœur et faire germer dans l'âme les généreux sentiments de patriotisme et les vertus civiles et sociales, telle fut leur sublime mission, et c'est à l'ombre des plus glorieux du drapeau de la charité que le peuple canadien a grandi et prospéré.

Espérons que l'élan patriotique qui se produit en ce grand jour de fête nationale, fera naître de grandes pensées qui se développeront hardiment sous l'œil de la Providence, et que l'harmonie sociale fera du Canada un pays d'avenir, nonobstant le mélange de races et de croyances religieuses de ses habitants.

S. Drapeau

Ottawa, 1er mai 1880.

POUR le poète, la femme est un ange. Pour l'artiste, elle devient un culte. La société s'enorgueillit avec raison du noble rôle qu'elle y joue; et, si les charmes et les grâces sont les plus beaux atours du sexe féminin, combien le cœur le lui dispute souvent, si bien que nous ne cessons jamais de l'admirer!

L'épouse de l'artiste ainsi que celle du poète est tout amour pour le génie de l'un ou de l'autre. C'est une admiration complète qu'elle témoigne à ses amies, admiration sans contrainte parce qu'elle est vraie. La sensibilité de la femme, la délicatesse de ses sentiments, la rend modeste envers autrui. Le bien que l'on pense de son protecteur, les éloges qu'on décerne à l'œuvre de génie rendent la femme radieuse; elle vit dans un printemps perpétuel; elle existe bien plus pour son mari que pour elle-même. Sa première pensée au réveil du matin est de se complaire dans les poésies de celui-ci ou dans l'œuvre artistique de celui-là. L'avenir! voilà le grand idéal de la femme. Elle s'identifie à merveille aux idées de l'époë; elle s'initie à ses joies, à ses peines. Si un doute s'empare de son esprit, ce n'est pas de l'inquiétude, c'est plus que cela, c'est de l'effroi! C'est alors que son cœur

souffrir ; il souffre dans le silence ; ces douleurs muettes sont les plus pénibles à combattre. Mais Dieu a donné à la femme une force morale bien supérieure à celle de l'homme ; là où l'homme succombe la femme se relève. Et tout travail d'imagination a besoin d'un soutien ; ce soutien, c'est l'épouse ; et l'artiste plus que tout autre est généralement sauvé par sa tendre compagne.

Et la famille !... Rien de plus délicieux que d'assister aux ébats de jeunes enfants dans l'atelier ou dans le cabinet de travail. Là se répandent les tendres épanchements de l'amour maternel. Ces chers petits êtres folâtres près du père, recherchent les caresses de leur tendre mère. Voyez-vous ce petit ange qui presse le sein de sa mère ? un sourire sur les lèvres, et cette faible main qui cherche, qui demande sa nourriture, que de poésie dans cette scène ! Le père est là qui contemple ce tableau, il est ravi et, dans une délicate étreinte, un baiser tombe de ses lèvres sur le front pur de sa compagne ainsi que sur la joue rose de l'enfant.

Poètes et artistes recherchent la beauté. Habités eux-mêmes à ne vivre que de l'idéal, ils veulent avoir devant eux un objet qui les inspire. Les études ethnographiques et ethnologiques qui entrent dans l'éducation de l'artiste et même du poète provoquent celui-ci à la méditation, celui-là à la composition d'un sujet. Fatigués de penser, ils regardent. Qui ? La tendre épouse qui pense aussi, même plus, qui devine leurs pensées. Tableaux ravissants qui font voir deux cœurs en un seul. O prodige de l'art ! tu accordes tes faveurs au sexe faible parce que tu sais en obtenir toutes les délices, toutes les amours, toutes les vertus, tout le génie !

Chaque pays a son genre de beautés, son type. Ne les comparez jamais, vous feriez fausse route. Examinez le type seul, poète ou artiste, cela vous suffira pour vous inspirer. Il est certaines villes, en Europe, dont on recense les admirables types, que l'artiste ou le poète s'élance dans nos régions, qu'il se fixe quelques mois dans la vieille cité de nos ancêtres, dans la ville de Québec, et ses yeux et son cœur sont promptement épris du type qu'on y rencontre si souvent. Là, en effet, la régularité des traits, la distinction et la grâce sont le plus bel ornement de la femme. Conversez quelques instants avec elle, et vous reconnaîtrez de suite ses principales qualités. Caractère ouvert et sympathique, esprit et modestie, foi vive et amour filial, telle paraît la femme mariée, elle est le modèle de l'épouse et de la mère de famille. On ne peut en désirer plus.

Mais c'est surtout dans une fête de famille qu'on la voit briller. Et que sera-ce alors à cette grande fête nationale du 24 juin 1880 ? La canadienne est patriote, et si elle a du sang français dans ses veines, donc elle est généreuse. Oui, vous la verrez à cette fête remplie d'enthousiasme pour nos ancêtres, affectueuse pour ses proches, accueillante pour l'étranger, et, par dessus tout, fière de sa famille.

C'est une belle idée que celle d'avoir organisé cette fête de la St. Jean-Baptiste, de réunir des milliers de citoyens que la foi et la nationalité font marcher à la vue du même drapeau. Heureux ceux qui pourront contempler un semblable spectacle et raconter à leurs petits-enfants les vives impressions qu'ils ressentiront ce jour-là !

Que Dieu bénisse un pareil jour et qu'il répande toutes ses bontés sur un peuple qui prononce si souvent ces trois mots sublimes : *Je crois, j'espère et j'aime*.

Gust Smith

LE 24 JUIN 1880.

VOICI un résumé du compte rendu de la fête du 24 juin, que l'un de mes arrière-petits-neveux publiera dans son journal *La Vérité*, en l'an de grâce 1980 :

« Notre fête nationale a été célébrée cette année avec une pompe inaccoutumée. Depuis la grande réunion de nos compatriotes en 1880, le vieux Québec n'avait rien vu d'aussi imposant, d'aussi grandiose, d'aussi solennel que cet immense concours de Canadiens-français venus de tous les points de l'Amérique du Nord pour saluer le berceau de leur nationalité. Les siècles s'écoulaient, les générations se succé-

dent, les institutions politiques se modifient, mais les Canadiens-français restent fidèles à leur foi, à leur langue, à leurs institutions religieuses.

« On voyait dans les rangs de l'immense procession qui a parcouru nos principales rues des délégations des sociétés sœurs de toutes les villes et des principales paroisses de la province de Québec, des comtés de Prescott, de Russell, de Carleton, de Renfrew, de Lanark, etc., dans la province d'Ontario, des Etats de l'Est, du Wisconsin, du Michigan, du Minnesota, et de plusieurs autres Etats de l'Ouest où nos compatriotes sont établis en grand nombre. Les provinces du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Ecosse, de l'Île du Prince-Edouard, de Manitoba, de Keewatin, d'Algonia, les vastes plaines si fertiles et si peuplées qu'arrosent la Saskatchewan et l'Arthabaska étaient aussi dignement représentées à cette fête de la Patrie. Car les Canadiens-français, qui sont aujourd'hui un nombre de dix millions, ont pénétré partout sur ce territoire de leurs ancêtres.

« La grand-messe a été chantée en plein air par Son Ém. le cardinal archevêque de Québec. Il y avait autour de l'autel un nombreux clergé au milieu duquel on remarquait NN. SS. les archevêques de Montréal, d'Ottawa, de Sherbrooke, de Saint-Basile, de Trois-Rivières, de Saint-Hyacinthe, de Rimouski, de Gaspé, de Chicoutimi, de Nicolet, de Joliet, de Terrebonne, de la Beauce, de Mistassini, du Saint-Maurice, de la Gatineau, de Pontiac, du Salet Sainte-Marie, d'Algonia.

« Au banquet, qui a eu lieu le soir, plusieurs discours remarquables ont été prononcés. Répétant à la santé de la province de Québec, monsieur le premier ministre a été particulièrement heureux lorsqu'il a évoqué le souvenir du passé. Il a esquissé à grands traits l'histoire de la race canadienne-française, depuis la fondation de la colonie jusqu'à nos jours :

« Il y a cent ans, au-delà dit, nos ancêtres étaient réunis dans ces lieux, comme nous le sommes en ce moment, pour célébrer notre fête nationale. L'avenir ne souriait pas alors au peuple canadien comme il lui sourit aujourd'hui. Il y avait alors parmi nos compatriotes des germes de discorde, des tendances funestes. En 1880 couvraient devant le peuple canadien deux voies. Dans une de ces voies marchaient toutes les nations de la terre, tandis que l'autre était déserte. Bonis d'orgueil, chivres par une fausse science, gâtes par des principes radicalement mauvais, attachés uniquement aux liens de ce monde, les peuples d'il y a cent ans avaient chassé le Christ et son Église de ce qu'on appelle le « domaine de l'Etat ». Vous connaissez l'histoire des derniers cent ans. Beaucoup de ceux qui se croient ont été témoins des désastres qui ont fondu sur ces peuples prévaricateurs. Tous nous avons vu l'athéisme ou sont allés se plonger les nations qui s'étaient fait de l'athéisme une religion d'Etat.

« Si le peuple canadien-français a été comparativement tranquille, heureux et prospère, pendant que l'effroyable tourmente de la révolution mexicaine agitait le peuple canadien-français, c'est parce qu'il n'est pas obligé, comme les autres peuples, à refaire péniblement ses institutions sociales et politiques, ne doit-il pas cette position exceptionnelle au choix qu'il fit il y a cent ans ? Si, au lieu de rester fermement attaché à sa foi, si, au lieu de s'appuyer sur le clergé catholique qui avait veillé sur son berceau et protégé ses jeunes années, le peuple canadien-français s'était engagé dans la voie qui a combattu tant d'autres nations à la ruine, n'est-il pas évident qu'il aurait été, lui aussi, profondément bouleversé, sinon entièrement perdu ?

« J'ai dit qu'il y a cent ans l'avenir ne souriait pas à nos ancêtres comme il nous sourit aujourd'hui, parce qu'alors le peuple canadien-français n'avait pas choisi, d'une manière irrevocable, la route qu'il devait suivre. Il était assailli par de rudes tentations ; il aurait pu succomber ; heureusement, il ne l'a pas fait.

« Il y a cent ans, le peuple canadien-français était rongé par un autre mal qui menaçait sérieusement son existence. Ce mal, à peu près inconnu aujourd'hui, s'appelait l'émigration. Des milliers de nos compatriotes prenaient chaque année le chemin des Etats-Unis. Il y a encore des Canadiens qui vont tenter la fortune dans la république de l'Est et dans la république de l'Ouest, mais dans ce mouvement il n'y a plus rien d'alarmant. Il n'en fut pas toujours ainsi. En 1880, l'émigration était un véritable fléau, mais c'est de cette année « nous que date le réveil. Les hommes désintéressés, animés par l'amour le plus sincère de leur pays, ont commencé, en 1880, à agiter, d'une manière sérieuse, la question de la colonisation de nos terres incultes. C'était le remède qu'il fallait appliquer au mal de l'émigration. Vous savez quels sont les résultats. « Tenus par ces hommes dévoués dont je vois les noms inscrits sur le plus d'une bannière. Les nombreuses et riches paroisses, les villages florissants du Lac Saint-Jean, du Saint-Maurice, de la Gatineau, de l'Ottawa, notre nouveau chemin de fer de Dolomieu au Lac Nipissingue, lequel fut revêtu il y a cent ans par un homme d'Etat et un Missionnaire, (1) sont autant de monuments impérissables élevés à la mémoire des généreux patriotes du dernier siècle qui s'imposèrent de si grands sacrifices pour donner un nouvel élan à la colonisation.

« Ce magnifique discours, dont nous ne donnons ici qu'une analyse bien imparfaite, a été accueilli par de chaleureux applaudissements.

« Après le banquet, il y a eu illumination générale. La ville présentait un magnifique spectacle, depuis

(1) Sr A. Macdonald et le R. P. Z. Lacoste, O. M. I.

l'extrémité du faubourg Sainte-Foye et le monument des braves jusqu'au faubourg Maizeret.

« Dès le matin, des mains pieuses avaient décoré la statue de Champlain, et les statues de Brébeuf, de Lalemant, de Jogues, de Marquette, de De Noue, de Joliet, de Montcalm, d'Hébert, que l'on a eu l'heureuse pensée de placer à côté de celle du fondateur de Québec !

Voilà les grandes lignes de la fête du vingt-quatre juin mille neuf cent quatre-vingt.

J. P. Tardivel.

HYMNE NATIONAL POUR LA FÊTE DES CANADIENS FRANÇAIS.

(EXTRAITS.)

Cieux, déroulez sur notre tête
Vos voiles de pourpre et d'azur !
Soleil, brille d'un feu plus pur !
Que la terre, en ce jour, revête
Toute sa gloire et sa beauté !
Que l'âme plus mollement coule
À travers le pré velouté !
Que l'oiseau plus gaillard roncote !
Que tous s'unisse à ces concerts
D'un peuple qui demande place
Parmi les grands peuples qu'embrasse
L'orbite éclatant de l'univers !

Ah ! prêtez-moi votre voix infinie,
Chœurs éternels que j'entends en tout lieu !
Ah ! prêtez-moi votre sainte harmonie,
Esprits d'amour qui chantez devant Dieu !

.....
C'est la fête immortelle
Et sans cesse renouvelée
Où l'amour se révèle,
L'amour du sol natal,
Où l'espoir se ramène
À ton aspect sublime,
Drapeau national !
C'est l'honneur douce et pure,
Dans toute la nature,
Où le peuple se jure
Une sainte union,
Où ta force s'affirme,
Où le Seigneur confirme
Tes droits, ô nation !
.....

Peuple, entonne des chants de gloire !
Le peuple, en ce jour réjouit-toi !
Ton drapeau qu'aimait la victoire
Sait faire respecter ta loi.
Jadis c'est ta splendeur première
Tu n'as plus dans la possession
Où roulaient tant de nations ;
Et jadis sur ton front sublime
Nul n'a pu voir la main du crime
Bariner ses tentatives sillon !
.....
Méprise les appels du traître
Pour qui le peuple est un troupeau !
Baise le sceptre de ton maître
S'il devient le fouet du bonreau !
Ne laisse pas la tyrannie
Mettre un cachet d'ignominie
Sur ton sacré bandeau de roi !
Et souviens-toi que ton pied foule
Un sol où, depuis longtemps, coule
Le sang des héros de la foi !
.....

Qui donc dit que tu dégénères,
O peuple autrefois tant vanté ?
Où, dans leurs sculptures, tes pères
S'indignent de ta lâcheté ?
Que, muet, tu combes la tête
Sous le joug honteux que l'opprobre
N'importe quel maître étranger ?
Qu'en tombant tu n'aies pas même
Où le tyran se vanter d'être
Pas même un fils pour te venger ?
.....

Je t'aime, ô sol natal, je t'aime et te révère !
Que Dieu vorse sur toi ses bienfaits les plus doux !
Jusqu'au jour où le ciel deviendra notre terre,
La terre où nous vivons doit être un ciel pour nous !

Je vous aime, rivages,
Ciel de feu, blancs nuages,
Fleuves majestueux,
Buis remplis de mystères,
Montagnes solitaires,
Torrents impétueux,
Hivers, vents et tempêtes,
Printemps d'amour qui jette
Mille arômes nouveaux,
Été d'azur, automne
Que la moisson couronne,

rg Sainte-Foye et le monument
ubourg Maizeret,
s mains riches avaient décoré
n, et les statues de Brébeuf, de
de Marquette, de De Noue,
alm, d'Herbert, que l'on a eu
à placer à côté de celle du

lignes de la fête du vingt-
cent quatre-vingt.

Jardinel.

AL POUR LA FÊTE DES
FRANÇAIS.

TRAITS.)

sur notre tête
pourpre et d'azur !
d'un feu plus pur !
ce jour, revête
e et sa beauté !
s mollement coule
ré velouté !
ins gément roncoie !
se à ces concerts
demande place
es peuples qu'embrasse
t de l'Univers !

re vois infinie,
je tiens en tout lieu !
re sainte harmonie,
chantes devant Dieu !

te immortelle
esse nouvelle
r se révèle,
sol natal,
se romme
est sublime,
sional ?
re douce et pure,
la nature,
de se jure
union,
s'affirme,
cur confirme
ô nation !

des chants de gloire !
ur rejois-toi !
l'aimai la victoire
er ta loi,
ancien puissance !
ans la puissance
le nations ;
front sublime,
a main du crime
s millions !

du traître
est un troupeau !
ton maître
et du bourecan !
ranie
Dignominie
leau de roi !
e ton pied foule
longtemps, coule
de la foi !

u dégénères,
tant vanté ?
ulcres, tes pères
chète ?
bes la tête
x que l'appête
ltre étranger ?
années pas même
arhème,
ur le venger ?

l'âme et le vèbre !
s bienfaits les plus doux !
evienda notre terre,
oit être un ciel pour nous !

ages,
es nuages,
ux,
mystères,
ies,
ux,
tempêtes,
ir qui jettes
veaux,
ne
ouronne,

Brillants chœurs des oiseaux !...
O patrie adorée,
Est-il une contrée
Aussi belle que toi ?
Aux jours sombres d'orage
Ta païse le courage
Dans l'amour et la foi !
Ta n'es pas affaiblie
Par un lâche repos !
O terre des héros,
Ta n'es pas avilie !
Non, j'en appelle à vous,
Aux pieux sanctuaires
Où je prie à genoux,
Non, j'en appelle à vous,
O candides de mes pères !

Sortez de votre tombe, ô mines, les aïeux,
Un peuple entier est dans l'attente !
Mânes, pour le juger, paraissez en ces lieux !
Dites si d'une âme contente
Il ne s'élançait pas au milieu du danger,
Si son front porte quelque honte,
S'il s'est laissé flétrir par un maître étranger !
Connait-il un bras qui le dompte
Ce peuple de héros que vous avez formé ?
Sa foi s'est-elle donc éteinte ?
Le temple qu'il vénère est-il jamais fermé ?
Et quand s'est-il courbé par crainte
Devant l'iniquité qui violait ses droits ?
A-t-il l'air d'un peuple qui tombe ?
Pour le dire aux pervers qui méprisent ses loix,
Mânes, sortez de votre tombe !...
Anges gardiens de mon jeune pays,
Ouvrez ! ouvrez votre aigle d'or !
Mon humble chant n'a pas été profane ;
Faites à Dieu les hymnes que j'ai dits.



L'IMPRIMERIE.

C'est sur l'autel de la patrie
Que les peuples reconnaissants,
L'honneur de l'imprimerie,
Devraient prodigier leur encens.

LA plus merveilleuse des découvertes est,
sans contredit, celle de l'imprimerie.
Quel levier et quelle puissance ! Quel agent
de propagande au sein de tous les peuples
civilisés de la terre, pour le mal comme pour
le bien !

Il n'est pas un art qui puisse se faire appré-
cier avec avantage : sans le secours de l'im-
primerie. Le génie le plus élevé resterait dans
l'ombre s'il n'avait à son aide les ailes de la
Presse pour répandre, d'un bout du monde à
l'autre, la renommée de ses œuvres.

Aujourd'hui par l'imprimerie, l'électricité et
le vapeur, le genre humain ne forme plus
qu'une seule famille (souvent divisée entre elle,
c'est vrai), dont les membres peuvent, à toute
heure, se mettre au courant de ce qui se passe
dans le monde entier.

Reste à savoir maintenant si les peuples,
depuis la découverte de l'imprimerie, ont été
plus heureux que ceux d'autrefois. Nous ne le
croyons pas : car il est généralement admis
que plus un peuple possède les secrets de la
science humaine, plus aussi il reconnaît le vide
des grandes choses terrestres, et plus aussi il est
exposé à se trouver malheureux, à moins qu'il
n'élève sa pensée vers des régions pour les-
quelles il a été créé.

J. N. Duchuch

VIVE LA CANADIENNE.

BRUNE, avec un teint de pêche, ou blonde,
avec des yeux qui font penser au firmament,
toujours alerte et sans façon, simple dans
sa mise, causeuse en diable, elle est gentille à
voir, la Canadienne, sous son joli chapeau et
sa robe de soie. Toujours de belle humeur et
peint comète, vous la rencontrez sur la route,
légère et vive, semblable à l'hirondelle effleu-
rant les prés verts.

Mais c'est surtout chez elle, qu'il faut voir
la Canadienne.

Ménagère modeste, c'est une reine en son
domaine. Fraîche sous son petit bonnet, ses
longs cheveux enroulés comme un câble, elle
veille, dès l'aube, aux mille soins du ménage.
Grâce à la magie de ses mains travailleuses,
les meubles se transforment et luttent de clarté
avec la glace de son miroir. La chanson de
l'oiseau dans les branches, n'a pas pour elle de
notes plus jolies, que le murmure du pot au feu ;
car elle sait bien que chaque plat, cuit à point,
sera payé par un baiser de celui que l'on
nomme avec respect le père de famille. Et si,
parfois, pour voir passer les gens, elle écarte,
la curieuse, les branches du rosier qui masquent
la fenêtre, je parierais, moi, que plus d'un, dans
la rue, se demande, tout bas, si la Canadienne
n'est pas la plus belle fleur de ce joli rosier !

La Canadienne est aussi bonne mère de
famille.

Dès le matin, pendant que sommeille l'époux,
elle procède à la toilette de ses jolis marmots,
lèves avant l'aurore, et gazouillant de concert,
avec l'oiseau qui voltige, là haut, dans sa cage
dorée.

Après un bon quart d'heure de ce gracieux
travail, ils s'envelopent de ses mains, tout blanches,
tout mignons, avec leurs joues roses, leurs
mains potelées, leurs tresses blondes ou brunes,
frais comme des cygnes sortant d'une fontaine.
Et ils iront, dans la salle, monter leur cheval
de bois, l'apostropher d'un air mutin, bâtir en
pyramide de grands châteaux de cartes, se
disputer leurs jouets dans mille querelles éphé-
mères, abandonner un jeu pour en choisir un
autre, péndre sur les vitres des bonshommes
ventrus, se quereller encore à propos de ces riens
qui font sourire les hommes, jusqu'au moment
où la voix grave de la mère les convie à la
prière du matin. Comme ils sont splendides
à voir tous ces beaux petits anges, s'agenouil-
lant en groupe, avec leur foi robuste, en même
temps que naïve. Les vérités primordiales du
Christianisme tombent alors, goutte à goutte,
comme l'oncle d'un second baptême, des lèvres
de la mère sur le cœur de l'enfant. Catholique
avant tout, la mère Canadienne croit à Jésus
cruifié ; et, si, au grand jour d'où l'on ne
revient pas, elle légne à son pays de bons et
honorables citoyens, grandis à l'ombre de ses
doucees croyances, plus serene et plus calme,
elle attendra l'aurore sans couchant du dernier
réveil.

La Canadienne ne prodigue pas ainsi, sans
mesure, les trésors d'une folle gaieté et de sa
docte sagesse ; économe prudente, elle fait ses
réserves pour les occasions plus rares.

A la ville, quand vient l'époque où les cer-
cles de haut ton s'efforcent d'oublier les lon-
gues veillées d'hiver, dans des fêtes intimes, on
y voit briller plus d'une jolie femme ; et par-
mi elles, tout d'abord, vous remarquez la Cana-
dienne. Chacun admire son bon goût et rend

hommage à son esprit, car elle enseigne, avec
tact, que la française du Canada réchauffe
encore à ses trépiéds l'ardeur juvénile et cette
verve intarissable qui distinguait naguère
Madame de Sévigné.

Si, pour connaître encore mieux la Cana-
dienne, vous allez, par un beau soir d'été, au
sein de nos vertes campagnes, le type original,
empruntant quelque chose aux mystères de la
grande nature, y gagnent des teintes plus vives
et caractéristiques.

Voyez plutôt.

Le soleil, à l'horizon, descend dans des flots
de pourpre et d'or. Le village, surplombant
notre beau fleuve, à l'air, avec ses maisons
blanches, ses allées resplendissantes sous les
arbres, de se regarder dans l'eau. La lame
sur la rive, l'Angelus qui sonne dans le clocher
d'argent, le chant mélancolique du pâtre, rame-
nant vers l'étable ses troupeaux tapageurs, tous
ces bruits de l'espace, s'accordent délicieuse-
ment avec la rumeur vague, indécise, qui flotte
vers le soir sur les monts et les vallées. Et
voilà qu'au milieu d'un imposant spectacle, ap-
paraît un essaim de paysannes, psalmodiant un
cantique. Leurs têtes, ceintes d'un modeste
foulard, délicatement nouées sous de jolis men-
tons, inclinent doucement vers le sol, pendant
que sur leurs corsets s'épanouit la blanche mar-
guerite. A les voir passer ainsi, on dirait les
vierges de l'Evangile, allant au devant de
l'époux. Au pied de la croix noire qui borde
le chemin, elles prieront la Madone, afin qu'elle
bénisse les moissons, donne la force au faible,
l'amour au fort, l'espoir au paysan, des jours
chastes à ses filles. Cet hommage déposé sur
l'autel rustique, mais sublime, de la route, elles
retourneront, par groupes, sous le chaume hospi-
talière ; et la prière en famille, couronnera
cette journée faite de travail, de gais propos et
de douces aspirations.

Demandez à l'homme qui passe, quelles sont
ces femmes, et l'écho des Laurentides répon-
dra, après lui : c'est encore la Canadienne !

La Canadienne est, sur ce sol, l'honneur de
notre nom, la gardienne inviolable du foyer
domestique, l'espoir de la race et un des plus
vives lumières de sa physionomie. Plus que
cela, elle est la sauvegarde de nos burgs et
de nos capitales. En effet, les convents, où
nos jeunes filles vont protéger leur foi
comme la colombe contre les vautours, ne sont,
ils pas, en quelque sorte, autant de paraton-
nerres, où vont s'abattre les foudres de Dieu,
prêt à punir son peuple !

Comme la reine jalouse de son blason, elle
est fière du nom Canadien et de celui qui le
porte : elle partage, avec nous, les tendresses
de la vie commune, calme nos soucis et abrége
nos peines. Elle comprend que si parmi ses
devancières, apparaissent, aux confins de l'His-
toire, Jeanne d'Arc, devant Orléans, Clothilde,
à St Denis, la duchesse d'Aiguillon, Madame
de la Peltrie, la sœur Marie de l'Incarnation,
le Canadien nomme, de son côté, Bédard, Ples-
sis, Laval et Lafontaine. Elle se souvient,
derechef, que le Canadien maniait aussi bien,
jadis, le hoyau et la charrue, que l'épée des
combats, et que si, parfois, on le vit tracer dans
la terre un obscur sillon, heureux si fut, le len-
demain, comme ses aïeux, naguère, sous les
drapeaux de Turenne, et de Condé, de vaincre
ou de mourir aux côtés de Montcalm, et de
Salaberry.

En ce beau jour de la St. Jean-Baptiste, rap-

pelons-nous donc avec fierté ces types divers de la Canadienne, notre mère, notre épouse, ou notre sœur. Prions le ciel de la conserver, longtemps encore, à notre foyer, à nos amours, près du berceau de nos enfants. Comme au sein d'un impérissable Panthéon, gravons son souvenir, non sur des tables de pierre ou d'airain, que le temps peut détruire, mais au fond de nos âmes, qui ne périront point, puisqu'elles sont immortelles.

Et si, ce matin, en passant dans nos rues bordées d'érables, nous l'apercevons à sa fenêtre, acclamant la race dont elle est le plus bel ornement, oh ! alors, groupés près du drapeau de Carillon, pour paraître plus grands, redisons de toute la force de nos poitrines : Vive la Canadienne !

H. Hunt

CANADA.

Canada, noble enfant de la chrétienne France !
Toi qui viens de sortir des langues de l'enfance,
Comme une jeune aurore en toute sa splendeur,
Ton front se dresse alter sous les forêts profondes,
Et se mire orgueilleux au sein des vastes ondes,
Qui reflètent au loin ta sublime grandeur.

Echos dont les concerts font vibrer nos montagnes,
Rives qui nous portent les parfums des campagnes,
Fleuves qui vous pendent dans l'immense océan !
Grande voix des forêts au jour de la tempête,
Quand le chaos vaincu tombe sa haute tête,
Et tombe en mugissant comme tombe un géant !

Rives de nos gran's lacs, aux retraites si sombres,
Que l'on croit voir le soir de formidables ombres,
Suivre l'astre des nuits sur le calme des flots ;
Quand les arbres des monts penchent leurs vieilles cimes
Et semblent écouter au bord des vagues abîmes
Pour entendre des aers les éternels sanglots !

Et vous, vieilles trinités de races inhomptables !
Dont les hymnes de sang et les cris redoutables
Épouvantaient jadis le silence des bris !
Vous, les maîtres du sol et les rois de la nature,
Dont l'écho redit les mille chants de guerre,
Se mêlant au sabbat du froc et du bouc !

Vous, dont on ne voit plus les traces effacées !
Et qui dormez là-bas dans vos tombeaux glacés,
Sous les trouillards épaus du sourire Labrador !
Vous qui dormez aussi sur les rives du St. Laurent,
Du vieux Meschascobe, dont les énormes rides,
Comme d'anciens amis, vous visitent encor !

Héros du Canada tombés au champ de gloire !
Un écrivain vos noms aux pages de l'histoire,
Pour dire à l'avenir qui furent nos aïeux !
Quand la France oubliée sa fille la plus belle,
Et tant d'illustre sang que l'on versait pour elle,
Et ses plus nobles fils mourir au sous d'autres cieux !

Et vous, pieux soldats de la sainte alliance,
Qui vîtes se dresser le bûcher du supplice,
Comme autrefois le Christ l'arbre du Golgotha !
Quand vos corps palpitants se tourbièrent sous la flamme,
Et qu'un dernier sang, s'échappant de votre âme,
Pour la virginité fut du jeune Canada !

Vous tous, réveillez-vous au fond de votre bière !
De vos vieux ossements secouez la poussière !
De vos linceuls jumeaux ramassez les lambeaux !
Faites-les un instant sur vos pâles squelettes,
Et venez joindre encor vos ombres impiètes,
Errant aux vents des nuits autour de vos tombeaux !

Venez, tous, m'inspirer ce que je vais relire,
Et laissez votre souffle en passant sur ma lyre
Soulèver du passé le mystérieux pli !
Venez rendre la voix à ma muse muette,
Car, moi, je veux aussi, de ma main de poète,
Essayer de vos fronts la mousse de l'oubli !

II

Terre du Canada ! te souvient-il encor,
Quand ton front couronné de sa première aurore
Se dressait radieux dans l'azur de ton ciel !
C'était à ces vieux temps où naquirent les monts,
Quand l'espace entendit les paroles fécondes
Que lança l'Eternel !

Quand l'informe chaos s'enfuit de son domaine !
Et que le Créateur, de sa main souveraine,
Assit sur le néant son immense univers !
Qu'on entendit soudain les sphères infinies
Retirer dans les cieux leurs grandes harmonies,
En sublimes concerts !

Et tu dormais longtemps du sommeil de l'enfance,
Et nul bruit ne troublait le sauvage silence
Qui régnait sur les bords !
Sur ton vaste berceau noyé dans le mystère,
La nature veillait comme veille une mère,
Et berçait ton sommeil de ses vagues accords.

Tantôt le recevant d'un nuage de verdure,
Elle l'embellissait de la riche parure,
Qu'apportait le printemps !
Et lorsque des hivers venait le froid cortège,
Elle étendait sur toi son écharpe de neige,
Pour mettre ta splendeur à l'abri des autans.

Seul, la enfants des bois, du fond de leurs retraites,
Troublaient les belles nuits de leurs horribles fêtes,
Où les scalps tombaient sous leurs sanglantes mitres.
Quand les pâles linceuls de l'aube matinale
Éclairaient en tremblant la danse saturnale
Des atroces festins !

Mais la voix des forêts d. la jeune Amérique
Et les vagues sans fin de la vieille Atlantique
S'unissent pour chanter un hymne au Créateur !
Un monde nouveau né de ses lointains peuples,
Réveille tout à coup les vastes solitudes,
Du pôle à l'équateur !

III

Par de-là les cieux où le temps se tenait,
S'élève de Sion l'éternelle colline,
Où règne Jehovah dans son immense gloire,
Son trône est un soleil au fond des grands espaces !
L'enfant, son domaine, aux bornes incommes,
Comble l'éternité.

C'est là que le Très-Haut, du sein de l'empyrée,
Des mondes et des temps compte la durée,
Qui devant son regard passe comme l'éclair !
À ses pieds, l'univers, sous son immense dôme,
Révèle son élan, tel qu'un fragile atome,
Qui flotte au grés des vents sur une vaste mer.

Mais des mondes sans fin qui roulent dans l'espace,
Il en est un, surtout, dont Dieu guide le tracé,
De sa puissante main !
Dans la création sa place est la première,
Et c'est lui qui jadis a prêté sa pat' assistée,
Lorsque le Créateur moula le genre humain

Le plus faible soupir, la plus humble prière,
Le veut le plus secret, qui inote de la terre
Aux pieds de l'Eternel,
Arrive à son oreille avec plus d'arras amies,
Que n'en flouit aux cieux les sphères réunies,
En concert solennel.

IV

Élève, ô Canada, ta voix forte et sonore !
Prepares les enfants qui sommeillaient encor
Au sublime réveil !
Pour toi se lève enfin une aurore nouvelle,
Et la bise des mers t'apporte sur son aile
Un plus brillant soleil !

J. Donnelly

Rédacteur en chef du Franco-Canadien.

LE PATRIOTISME.

UN illustre auteur contemporain a dit : les nobles cœurs sont comme les chênes, ils ne s'enracinent que par les tempêtes. Il en est de même des nations ; nous en sommes un vivant exemple. Les tempêtes et les épreuves n'ont fait qu'accroître notre vitalité nationale et que raviver dans nos cœurs la flamme immortelle du patriotisme.

Le patriotisme, voilà ce qui constitue l'âme d'un peuple. Sans cette grande vertu civique une nation n'est qu'un assemblage fortuit d'individualités égoïstes, une caravane éphémère dont les membres se sont trouvés réunis par le hasard et se sépareront au terme de la route. Aussi partout et toujours nous voyons le patriotisme en honneur. Nous le voyons chanté par les poètes, célébré par les orateurs, constaté

par les historiens, éternisé dans la mémoire des peuples.

Ici au Canada, il a enfanté des prodiges dans le passé ; il est, dans le présent, l'inspirateur de la grande démonstration dont nous admirons aujourd'hui l'éclat ; il sera, espérons-le, dans l'avenir, avec notre foi religieuse, la sauvegarde assurée de notre race.

Jhs. Chapais

UN PEUPLE EN PELERINAGE.

Les plus beaux jours de l'été, vers notre patrie,
La terre où nous vivons doit être un ciel pour nous.
LEMAV.

Il y aura, dans quelques jours, deux cent soixante-douze ans, un homme de génie, inspiré par Celui qui préside à tout dans l'univers, jeta résolument, sur le sol sauvage d'un monde inconnu, les fondations d'un modeste établissement destiné à servir de berceau à un peuple naissant. Ce berceau, si fragile, si pauvrement aménagé au début, a pris les proportions d'un majestueux temple ; il porte aujourd'hui un grand nom inscrit en lettres éblouissantes dans les annales d'un vaste continent : c'est notre cher et glorieux Québec. Et ce groupe de hardis pionniers qui, le 3 juillet 1608, entreprenaient courageusement, sous la direction de l'illustre Samuel de Champlain, l'œuvre, en apparence insensée, de l'édification d'un empire, revit aujourd'hui dans une race vigoureuse comptant un million et demi d'âmes et marchant tête levée dans le sentier de l'honneur et du progrès.

Quelle admirable épopée que cette histoire de la pauvre petite colonie du Québec de 1608, devenue, par une protection toute spéciale d'en haut, la grande famille canadienne-française ! Et quand se lève, tous les ans, le radieux jour de notre fête nationale, comme il fait bon de jeter un regard sur ce merveilleux passé en remontant d'étape en étape jusqu'à la date bénie où fut planté, à l'ombre de la croix et sous la garde de Dieu, l'arbre de notre nationalité ! La garde de Dieu ! elle ne lui a jamais fait défaut à cet arbre prédestiné qui a survécu à tant d'ouragans et qui a vu la foudre de si près. La garde de Dieu ! elle s'exerce encore avec une touchante sollicitude sur les fils de la France d'Amérique et nous en avons une preuve dans la faveur signalée, dans la jouissance insigne que la divine Providence nous a ménagée en préparant les voies à ces grandes assises du 24 juin 1880 : fête de famille sans précédent d'où nous sortions nécessairement, infailliblement, plus confiants dans l'avenir, plus unis dans un même désir d'aller droit notre chemin et plus attachés que jamais à nos institutions, notre langue et nos lois.

Il est bien fait, aussi, pour raviver dans nos cœurs l'amour paternel et chauffer à blanc notre patriotisme, le spectacle de ce pèlerinage d'un peuple entier au berceau de son enfance, après bientôt deux siècles d'une vie sérieusement accidentée. Et c'est bien tout un peuple que le vieux Québec étonné voit aujourd'hui dans ses murs. A ce solennel rendez-vous, nous retrouvons, intimement mêlés aux enfants privilégiés qui ont le bonheur de vivre sur le sol

natal, et qui se les points de retrouvons les d'émigration a lacs de l'Ouest riers et les in république a encore, les de de l'infortuné coins de terre planté sa tent jaloux d'unir chaleureux ho tions et à tou sont chères. Quel entrai invocations s' vers le ciel ! redisent déjà. Puissant p tutélaire de instant vos t imposant ju qui demande force et la sion ! Saints sueurs et de sante, et vou bien mérité descendez au associer à n dans nos e cette patrie e nous voulon père et resp secret et sou citoyens san l'histoire pu ce qu'elle a Gesta Dei Les œuvr Canada.

A LA MÉMOIRE DE LA SO...

NE nom par c pour elle. Il fut un dienne fran fit un jour plain, l'éter nos instit la cause rang, lors arrosé du ériger un au champ Ce gran œuvres au Bardy, fo St-Jean-B Honne

ternisé dans la mémoire

enfanté des prodiges dans
s le présent, l'inspirateur
stration dont nous admira-
lat ; il sera, espérons-le,
re foi religieuse, la sauve-
e race.

Chapais

N PÈLERINAGE.

cel de son patrie,
vous doit être un ciel pour nous.
L'EMAV.

quelques jours, deux cent
s, un homme de génie,
réside à tout dans l'uni-
sur le sol sauvage d'un
fondations d'un modeste
servir de berceau à un
re-çu, si fragile, si pau-
ébut, a pris les propor-
temple ; il porte jour-
scrit en lettres éblouiss-
d'un vaste continent ;
ieux Québec. Et ce
niers qui, le 3 juillet
ouragement, sous la
Samuel de Champlain,
sencée, de l'édification
ur d'hui dans une race
million et demi d'âmes
nans le sentier de l'his-

épée que cette histoire
de Québec de 1608,
ction toute spéciale
nille canadienne-fran-
ous les ans, le rallie
ale, comme il fait bon
ce merveilleux passé
étape jusqu'à la date
ombre de la croix et
arbre de notre nation-
elle ne lui a jamais
a vu la foudre de si
elle s'exerce encore
nous en avons une
malée, dans la jouis-
e Providence nous a
s vies à ces grandes
fête de famille sans
ous nécessairement,
ants dans l'avenir,
e désir d'aller droit
achés que jamais à
e et nos loix.

ur raviver dans nos
t chauffer à blanc
e de ce pèlerinage
eau de son enfance,
me vie sérieusement
tout un peuple que
it aujourd'hui dans
rendez-vous, nous
és aux enfants pri-
de vivre sur le sol

natel, et qui sont accourus par milliers de tous
les points de la province de Québec, nous
retrouvons les frères qu'un impétueux vent
d'émigration a poussé sur les bords des grands
lacs de l'Ouest, vers les centres manufactu-
riers et les immenses plaines arables de la
république américaine. Nous retrouvons,
encore, les descendants des héros martyrs
de l'infortunée Acadie. Enfin, de tous les
coins de terre de ce continent où notre race a
planté sa tente, nous sont arrivés des frères
jaloux d'unir leurs voix aux nôtres dans ce
chaleureux hommage à nos glorieuses tradi-
tions et à toutes les grandes choses qui nous
sont chères.

Quel entraînant hosanna ! quelles touchantes
invocations s'élevaient, de cet immense concours,
vers le ciel ! Les échos des Laurentides les
redisent déjà au loin et les répéteront longtemps.

Puissant patron du Canada-français ! anges
tutélaires de notre bien-aimé pays ! laissez un
instant vos trônes d'or pour venir présider cet
imposant jubilé national et bénir ce peuple
qui demande, par dessus tout, au Créateur la
force et la volonté de rester fidèle à sa mis-
sion ! Saints apôtres qui avez nourri de vos
sueurs et de votre sang notre nationalité nais-
sante, et vous tous qui, à différents titres, avez
bien mérité de Dieu et de vos compatriotes
descendez aussi des célestes parvis pour vous
associer à nos réjouissances. Venez allumer
dans nos cœurs un amour inaltérable pour
cette patrie que vous avez tant aimée, et que
nous voulons, nous aussi, voir grande, prospé-
re et respectée ; venez nous enseigner le
secret et nous inspirer l'ardent désir d'être des
citoyens sans peur et sans reproches, afin que
l'histoire puisse dire plus tard de nos œuvres
ce qu'elle a déjà dit des vôtres.

Gesta Dei per Canadæ Francos.

Les œuvres de Dieu par les Français du
Canada.

E. Renault.

A LA MÉMOIRE DU FONDATEUR, PREMIER PRÉSIDENT
DE LA SOCIÉTÉ ST-JEAN-BAPTISTE DE QUÉBEC.

UNE nation ne doit pas reléguer dans l'oubli les
noms de ceux qui lui ont témoigné leur amour
par des actes glorieux ou qui se sont dévoués
pour elle.

Il fut un des bien-faiteurs de la nationalité cana-
dienne-française, cet homme dont le patriotisme lui
fit un jour arborer sur les murs de la ville de Cham-
plain, l'étendard de notre foi, de notre langue et de
nos institutions, cet homme dont le dévouement à
la cause nationale l'emportait encore au premier
rang, lorsque tout Québec allait vénérer ce sol
arrosé du sang de nos pères morts à Ste-Foye, et y
ériger un monument à la mémoire des braves morts
au champ d'honneur.

Ce grand patriote, ce citoyen éminent, dont les
œuvres auront une durée impérissable, fut le Docteur
Bardy, fondateur et premier président de la Société
St-Jean-Baptiste de Québec.

Honneur à sa mémoire !

M. E. Diome

M. D.

Rédacteur du *Courrier du Canada*.

RALLIONS-NOUS.

LA grande démonstration d'aujourd'hui a
pour but de resserrer les liens qui unis-
sent la grande famille canadienne-fran-
çaise, d'affirmer notre dévouement envers les
traditions qui nous sont chères et d'aviser aux
moyens de procurer à notre peuple le degré
d'influence qui lui est nécessaire pour accomplir
la mission civilisatrice que la Providence lui a
confiée.

Quels que soient les reproches que l'on
puisse faire à la population canadienne-fran-
çaise, on ne pourra certainement pas lui repro-
cher à l'avenir d'avoir manqué de patriotisme
en cette occasion mémorable. Les sacrifices
que nos compatriotes se sont imposés pour
venir des points les plus reculés, dans la Con-
fédération canadienne et des centres les plus
éloignés dans la République voisine, prouvent
surabondamment que le souvenir de la patrie
absente reste toujours vivace dans le cœur du
Canadien.

Tout le monde semble se donner la main
pour nous reprocher nos défauts. Nous sommes
susceptibles de perfectionnement, je l'avoue.
Nous partageons avec les autres peuples la
faculté de nous tromper. Seulement, chez les
autres peuples, lorsqu'un homme commet une
faute il en porte seul la responsabilité, tandis
qu'un Canadien ne peut faiblir sans qu'on cite
sa faute comme un exemple de la perversité
canadienne-française. C'est que ce sont nos
propres compatriotes qui se montrent les plus
pressés à faire retomber sur notre nation-
nalité la responsabilité des fautes commises
par quelques-uns de ses membres.

Ce système a du bon en ce qu'il nous oblige
à faire mieux que les autres sous peine d'être
moins estimés, mais il est de nature à produire
le découragement chez les nôtres, et je crois
qu'il vaudrait mieux se servir d'un autre moyen
pour aiguillonner notre amour-propre national.

On nous reproche, entr'autres choses, de
manquer de sens pratique. Il faut bien avouer
que, lorsqu'il s'agit d'adopter une mesure pro-
pre à relever le niveau de notre condition, cha-
cun veut faire prévaloir sa théorie, et il est rare
qu'on puisse s'entendre pour arriver à des ré-
sultats pratiques. Tandis que chacun admet
la nécessité de donner à notre nationalité le
rang qu'elle devrait occuper sur ce continent,
tout le monde est d'accord pour différer sur le
choix des moyens à prendre pour améliorer
notre sort.

Les uns veulent l'indépendance, les autres
se passionnent pour l'annexion. Celui-ci croit
que lorsqu'il a protesté de son dévouement
envers la couronne britannique, il a fait tout
ce qu'il devait faire dans l'intérêt de ses com-
patriotes. Celui-là croit que le peuple cana-
dien est appelé à évangéliser les protestants de
la république américaine et croit faire une œu-
vre à la fois religieuse et patriotique en en-
courageant l'émigration aux Etats-Unis.

Tel ne voit de salut pour notre race que
dans l'établissement de manufactures cana-
diennes. Aux yeux de tel autre, c'est dans la
colonisation seule que se trouve le remède aux
maux qui nous affligent. Pour les uns tout va
comme sur des roulettes pourvu que le parti
rouge soit au pouvoir. Pour les autres, le parti
conservateur possède seul la panacée universelle
destinée à nous guérir. Avec tout cela, on s'in-
jurie, et rien ne se fait. A nous de prouver
que nous pouvons nous montrer pratiques

comme nous avons prouvé à nos détracteurs
que le Canadien sait conserver à l'étranger le
culte des traditions qui font sa gloire.

Compatriotes des Etats-Unis, vous êtes à
peu près aussi nombreux par delà la frontière
que nous le sommes sur cette terre du Canada
notre commune patrie. Il faut que vous reve-
niez à nous ou que nous allions vous trouver.
L'important est de nous grouper quelque part.

Redevenez sujets anglais ou faisons-nous
américains, mais restons français. Assez long-
temps nous nous sommes affaiblis en nous
dispersant. Mais comme nous avons ici un
gouvernement français tout organisé, comme
ce sol sacré, pour la défense duquel nos pères
ont si vaillamment combattu, se trouve ici, et
comme vous êtes à peu près totalement privés
d'influence politique aux Etats-Unis, c'est à
vous qu'il appartient de venir nous prêter
main-forte. Aidez-nous à découvrir le moyen
de vous offrir ici les avantages matériels dont
vous jouissez. Serrons nos rangs ! Rallions-
nous en phalange compacte sous l'étendard de
notre nationalité et marchons résolument dans
la voie du progrès.

Rémi Tremblay

Rédacteur du *Courrier de Montréal*

SOYONS UNIS.

AU commencement du dix-huitième siècle la
France possédait toute l'Amérique du Nord
jusqu'au Mexique sur l'Océan et jusqu'à la
Californie sur le Pacifique,—moins les possessions
anglaises limitées d'un côté par l'Atlantique et la baie
de Fundy et de l'autre par les Alleghans et les Apa-
laches. Elle étendait sa domination victorieuse sur
le golfe St. Laurent, le Canada, les lacs intérieurs, le
bassin du Mississippi et du Missouri, le Nord-Ouest,
l'Orégon et tous les territoires au nord de la Califor-
nie et du Mexique. Le Canada et la Louisiane for-
maient deux grandes provinces qui englaient les
plantations anglaises en les resserrant à l'ouest. Les
Antilles, St. Domingue, St. Louis, la Dominique, St.
Vincent, Tabago, Saint Barthelemy, la Martinique,
la Guadeloupe, la Guyane et les îles Malouines for-
maient, au sud, un troisième empire français, non
moins riche si non plus étendu que les deux autres.

Telle était la puissance coloniale de l'ancienne
mère-patrie sur le continent d'Amérique.
Après la malheureuse guerre de sept ans, en 1763,
sous le règne déplorable de Louis XV, il ne resta
plus à la France que de maigres débris de cette
grande fortune.

Je n'ai pas à rechercher ici les causes qui ont amené
la ruine de l'œuvre de Richelieu et de Colbert.

Mais que ce retour aux choses du passé nous fasse
songer à l'avenir de la nationalité canadienne-française.

Un siècle s'est écoulé depuis que le drapeau an-
glais flotte sur les bastions de la citadelle de Qué-
bec..... Répétons-le avec orgueil : sur les bords du
St. Laurent et dans les chaumières canadiennes on
parle encore le langage de l'ancienne mère-patrie.

La Province de Québec,—seul coin de la terre
resté français sur le continent d'Amérique,—conserve-
ra-t-elle la langue, les mœurs et les coutumes de la
vienne France ?

L'érable planté par Champlain sur le promontoire
de Stadaconé va-t-il arbrer longtemps encore de son
ombre tutélaire les enfants de la patrie française ?

A une condition : que nous soyons unis.

Canadiens ! ne sentez-vous pas comme moi que le
poète a raison :

Réveillons nous enfin, le devoir nous appelle !
Au firmament encore notre étoile étincelle !
Demain, demain, peut-être, il ne sera plus temps...
Oubliant pour toujours nos fatras querelles,
dans ce jour d'union, d'amitié fraternelle,
De la douce patrie écoutons les accents.

E. Renault.

LA FRANCE AMERICAINE.

NOUS sommes un peuple naissant qui se multiplie beaucoup. En 1760, nous étions soixante et cinq mille âmes, aujourd'hui nous sommes près de deux millions : voilà notre histoire en deux mots.

Quand Champlain aborda ces rivages, eut-il cette vision d'un peuple plein de force et d'espérance se réunissant en sa ville de Québec, en 1880, et proclamant la vitalité de la race française dans l'Amérique du Nord ?

Depuis Jacques-Cartier jusqu'à la victoire de Lévis, en 1760, notre histoire est tout un beau poème. Derrière ces remparts qui s'élèvent au-dessus d'une nature pittoresque et grandiose, le clairon sonnait la diane ; des fanfares guerrières faisaient retentir l'écho de nos montagnes. Et lorsque Montcalm fut mort au champ d'honneur et que Lévis eut gagné sa dernière victoire, Louis XV, prodiguant l'or de la France aux folies de ses maîtresses, abandonnait le Canada et la Louisiane.

Après 1760, on pensa en France et en Europe que notre histoire était finie, et que nous étions fatalement voués au néant et à l'oubli. Nos ancêtres restés seuls luttèrent avec courage contre l'invasion étrangère, et nous transmise notre langue, nos traditions et nos lois. Il y eut une heure sanglante ; quelques héros périrent, dont les noms sont gravés en lettres d'or dans nos annales. Mais les temps ont changé. S. A. R. la princesse Louise, une jeune et gracieuse artiste, fille de notre Souveraine, et son Excellence le Marquis de Lorne parlent le français et sont Français comme nous, et nous sommes libres sous le protectorat de l'Angleterre. La Nouvelle France n'était pas morte, et notre histoire n'était que le prélude d'une histoire immortelle.

Nos frères des Etats-Unis qui viennent cette année au Canada resserrer les liens de la famille française, sont restés fidèles à nos traditions et à notre langue. L'émigration aux Etats-Unis n'aura pas été un mal après tout ; les groupes français disséminés de l'Atlantique au Pacifique augmentent rapidement ; ainsi les colonies latines envahirent jadis les pays qui forment l'Europe moderne. En général les Européens qui vont aux Etats-Unis, deviennent à la longue Anglo-américains, mais les Canadiens restent Français. Ils sont fiers d'appartenir par le sang et la langue à une civilisation supérieure. Aussi il n'y a pas de ligne frontière entre nous, et nos cœurs vibrent avec la même ardeur pour la patrie. Parlons toujours avec fierté la langue française, cette langue élégante et fine, d'une précision sévère, d'une clarté pure, qui donne tant de relief et tant d'éclat aux siècles littéraires de la France.

On doit saluer ces prêtres et ces missionnaires colonisateurs, hommes humbles à l'âme sublime, qui vont au sein des forêts fonder des colonies françaises. La colonisation, voilà plus que jamais notre devise. J'ai souvent médité ce mot profond du poète, le *Nimium fortunatus*. Trop heureux l'habitant des campagnes s'il connaissait son bonheur. Amants de la nature, ô vous qui cherchez le bonheur, lisez et méditez ce beau tableau de la vie champêtre des *Georgiques* de Virgile. L'homme des champs est plus heureux que l'homme du monde, il est plus heureux même que le savant et le philosophe occupés sans cesse à chercher l'ori-

gine des choses et la solution des divins problèmes.

J'envie le sort du héros de ce doux Virgile, le bonheur d'Enée, qui trouva dans l'Averne le rameau d'or, et qui connut de l'ombre de son père Anchise la grandeur future du peuple romain et le nom de ses héros : Silvius, le père des rois qui dominèrent dans Albe la Longue, les Brutus et les Camille, les Fabricius et les Fabius. Que ne puis-je apprendre de l'ombre d'un Champlain ou d'un Montcalm le nom des héros de notre histoire future. J'ai confiance en l'avenir et je crois à la force sacrée du sang qui coule dans nos veines. D'après l'étude ethnographique de notre passé, si nous continuons à croire comme nous le faisons, nous serons dans un siècle au moins trente millions de Français sur ce continent. Je vois dans l'avenir une race inventive, un peuple savant, artiste et poète ; des campagnes florissantes cultivées par d'habiles agronomes ; de grandes villes où la science, dans sa recherche patiente et son éternelle évolution, dérobera de nouveaux secrets à la nature, où la philosophie écrira l'histoire des nouveaux progrès de l'esprit humain.

Pendant que nous établissons la nationalité française en Amérique, la France avait une histoire orageuse. Les œuvres de Voltaire et de Rousseau avait soulevé l'esprit public. La France renversa la Bastille, elle fit la révolution de 1789, subit la Terreur, et se jeta dans les bras d'un empereur qui la couvrit de gloire et la mena aux abîmes. Elle fit ensuite d'autres révolutions, elle eut une république éphémère et se jeta dans les bras d'un second empereur qui la mena à des abîmes plus profonds et plus terribles que les premiers. Elle est encore à la recherche d'une sage liberté.

Mais la France éclairait toujours le monde de son brillant flambeau. André Chénier écrivait de douces élégies. Champollion faisait parler les sphinx de l'Égypte. Cuvier fouillait la terre et ressuscitait tout un monde disparu. La Placé découvrirait dans le ciel de merveilleuses hypothèses. La grande cloche du siècle sonnait à toute volée, et son écho sonore nous arrivait par dessus l'Atlantique. Victor Hugo publiait les *Feuilles d'automne*, les *Chants du crépuscule*, la *Légende des siècles* ; Lamartine nous berçait de ses *Harmonies*, et Musset chantait ses *Nuits* immortelles. Augier suivait les traces de Molière. M. de Lesseps ouvrait la terre aux nations. Et Paris était toujours la belle capitale du monde civilisé, la cité des penseurs et des poètes.

Nous nous levons aujourd'hui, après un siècle, dans l'histoire du monde comme un exemple vivant pour la France, et nous lui disons : colonise. Moins de discordes intestines, plus de travail et d'expansion au dehors, si tu veux que ta durée dans le monde ne soit pas éphémère comme celle des Grecs et des Romains. Colonise tes possessions en Asie, en Afrique et en Amérique, et dans quelques siècles, au lieu d'une France en Europe, il y aura plusieurs Frances dans le monde, héritières de ses arts et de son génie, ou plutôt il n'y aura qu'une vaste France rayonnant sur le monde.

E. Haub

CHANT NATIONAL

DÉDIÉ À LA SOCIÉTÉ ST. JEAN-BAPTISTE DE QUÉBEC.

O Canada, beau pays, ma patrie,
Toi qui grandis à l'ombre de la croix,
Tu peus braver la colère et l'envie,
En t'appuyant sur l'honneur et les droits.
Tu peux sans crainte arborer la bannière,
Ton vieux drapeau, si fier à Carillon !
Va, ne crains rien, et poursuis ta carrière
En invoquant ton auguste patron.

N'as-tu point vu, dans un jour de bataille,
Tes nobles fils à l'ennemi courir ?
L'au-làce au front en bravant la mitraille,
Ils s'écriaient : " la victoire ou la mort !"
Qui donc voudrait, lors que le canon gronde,
Traiter tes fils de timides guerriers ?
Eux qui jadis ont dans le No veau-Monde
Su conquérir de si nobles lauriers !

Un jour, hélas ! l'étonnant Jo la France,
Qui protégeait la ville de Champlain,
Le drapeau blanc, la suprême espérance,
De sa main s'effrita, et fut en vain,
Prit son essor vers des rives lointaines,
Abandonnant à leur sort malheureux
Ceux que naguère il guidait dans nos plaines,
Toujours vainqueurs, sous ses plus glorieux !

Abandonné de la France, ta mère,
L'peuple, au berceau tu luttes vaillamment ;
Pour ton pays, sous la race étrangère,
Tu surs montrer le même at themont.
Et la fortune, en luttant pour tes maîtres,
A dispersé tes soldats valeureux,
Du moins, jamais tu ne connus de traitres
Parmi tes fils, dans ces jours malheureux.

Te relevant, sous cette rude épreuve,
Tu restas ferme, ô peuple Canadien !
Devant l'Anglais, triomphant sur ton fleuve,
Tu sus garder le plus noble maintien.
Lorsque plus tard, une clameur inique
Contre ta langue et ta foi s'éleva,
Tu sus trouver dans ta valeur antique,
L'n héros me ardent qui les sauva.

Soyons unis dans ce jour d'espérance ;
Inspérons nous des vieux chants d'autrefois,
Que notre mère, aux jours de notre enfance,
En so. riant nous chantait quelquefois ;
Chantons la gloire et les vertus guerrières
De nos aïeux, ces soldats laboureurs ;
Méions nos voix, nos vœux et nos prières,
Aux souvenirs qui font battre nos cœurs !

Dieu protecteur des nations fidèles
À tous drapeaux, à tes éléments loix,
Daigne, du haut des sphères éternelles,
Veiller sur nous et protéger nos droits.
Donne la paix à nos charmants villages ;
Préserve nous du farouche étranger ;
De notre ciel, détourne les orages ;
Combats pour nous à l'heure du danger.

C. Lauqueur

L'ESCLAVAGE AU CANADA.

10. Chez nous, l'esclavage a cessé d'exister— l'on peut dire—depuis le commencement de ce siècle.

Bien que la colonie ait droit de s'enorgueillir d'avoir aboli l'esclavage longtemps avant nos voisins dans le sud du continent, son origine et son existence, à Québec, ne laissent pas que d'avoir de l'actualité.

On lit dans la Relation (1) pour 1628, les détails de la vente à Québec, d'un petit nègre de Madagascar, par l'un des Kerk, au nommé Le Baillif, pour cinquante écus ; première trace de l'esclavage chez nous.

Notre législation et nos annales font mention d'esclaves en 1689. Cette année là, on s'adressa au Roi de France et on obtint l'autorisation d'importer des noirs des Indes, pour subvenir au besoins de la main d'œuvre.

Plusieurs écrivains canadiens ont traité ce

(1) Relation des Jésuites.

sujet : entre Sir Louis I mémoire im groupé avec sent sa thèse ration Roya tulation de pour établi nassait l'es et les Panis esclaves da Canadiens, maîtres ser malice ou de les élev " Accora prisonniers Cet émi arrêts et d Greffe de allusion au nés dans de Québec En 178 " Pour gresse rob élevée dan entendue eu la pie John Bro naître les négresse le 20 Ma à l'enchiè " En vend à Néron, p 160. M de garan Commur " Le des escl de la p posséda " Le pendant 1792, s M. Dav solu qu dant l'a du Bas " Le en com étrange d'une vois, i rerait Au clavag 1793 de nou de plu par M Louis La le pro teux légis adopt (Ont) dant mai le co rant " (1)

NATIONAL

JEAN-BAPTISTE DE QUÉBEC.

ya, ma patrie,
ombre de la croix,
colère et l'ourie,
l'honneur et les droits,
te arborer ta bannière,
si fier à Carillon !
et pourrais ta carrière
auguste patron.

ans un jour de bataille,
ennemis courir ?
ou bravant la mitraille,
à victoire ou à marir ?
lorsque le canon gronde,
l'indes guerriers ?
ans le Nocturne-Mon lo
nobles lauriers !

ou l'art. lo la France,
de de Champlain,
à suprême espérance,
si implorant son vain,
des rives lointaines,
et sont malheureux,
l'ignidit dans nos plaines,
s, sous ses plus glorieux !

ance, la mère,
tu luttas vaillamment ;
la race étrangère,
gème at' themont.
tant pour les maîtres,
de valeureux,
ne connus de traîtres
des jours malheureux.

te rude épreuve,
peuple Canadien !
riompant sur ton fleuve,
si noble maintien.
ne clameur inique
ta foi s'éleva,
la valeur antique,
t qui les sauva.

jour d'espérance ;
vieux chants d'autrefois,
X jours de notre enfance,
chantait quelquefois ;
et les vertus guerrières
blats-laboueurs ?
s vœux et nos prières,
ou battre nos coeurs !

nations fièles
les éléments loix,
splèrès éternelle,
à l'éger nos droits,
charmant villages ;
ouche étranger ;
ne les orages ;
l'heurs du danger.

gueur

AU CANADA.

ce a cessé d'exister—
commencement de ce

ait droit de s'enor-
desclavage longtemps
le sud du continent,
tence, à Québec, ne
de l'actualité.

u (1) pour 1628, les
bec, d'un petit nègre
des Kerk, au nommé
te écus : première
nous.

annales font mention
ette année là, on
e et on obtint l'auto-
purs des Indes, pour
main d'œuvre.
adiens ont traité ce

sujet : entre autres, Garneau—Jacques Viger—
Sir Louis H. Lafontaine—Bibaud. Dans un
mémoire imprimé à Montréal, le savant juge a
groupé avec bonheur, les autorités qui favori-
sent sa thèse. Après avoir énuméré les *Déclar-
ation Royales*, et cite, l'article 47e de la Capi-
tulation de Montréal, du 8 septembre 1760,
pour établir que le traité de Capitulation recon-
naissait l'esclavage, article 47e. "Les nègres
et les Panis des deux sexes demeureront comme
esclaves dans la possession des Français et des
Canadiens, aux quels ils appartiendront. Leurs
maîtres seront libres de les retenir dans leurs
service, ou de les vendre : ils devront continuer
de les élever dans la religion romaine."

"Accordé—excepté ceux qui auront été pris
prisonniers".

Cet éminent jurisconsulte cite alors plusieurs
arrêts et décisions puisés dans les records du
Greffe de la Cour de Montréal, où l'on fait
allusion aux diverses annonces ou avis dissemi-
nés dans les colonnes de l'ancienne *Gazette
de Québec*, au sujet de la vente des esclaves.

En 1784, on y lit :

"Pour être vendue de gré à gré, une né-
gresse robuste et alerte, âgée de 15 à 16 ans,
élevée dans la province de la Nouvelle York,
entendue dans l'ouvrage d'une maison et ayant
ou la picote. S'adresser à la résidence de M.
John Brooks, Haute-Ville, où l'on fera con-
naître les conditions de la vente. Si cette
nègresse n'est pas vendue de gré à gré avant
le 20 Mai, ce jour-là, elle sera mise en vente
à l'enchère. (1)

"En 1780, à Montréal, Patrick Langan,
vend à John Mittleberger, un noir nommé
Néron, par vente privée, avec garantie, pour
£60. Mittleberger, en 1788, sur cette clause
de garantie, poursuit devant la Cour des Plaids
Communs, le Brigadier Général Allan McLean."

"Le Baron de Longueuil, dit Bibaud, avait
des esclaves dans sa baronnie et dans l'ouest
de la province, le fameux chef *Tyenlenega*,
possédait quarante esclaves."

"Le parlement de la province de Québec,
pendant sa première session, le 28 Janvier
1792, sur motion de P. L. Panet, secondé par
M. Duval, propose et il est unanimement ré-
solu qu'un projet de loi soit soumis, deman-
dant l'abolition de l'esclavage, dans la province
du Bas-Canada."

"Le 19 avril 1793, la Chambre s'organisa
en comité pour le même objet ; quand, chose
étrange, sur motion de M. de Bonne, à la suite
d'une division de trente et une contre trois
voix, il fut résolu que ce projet de loi demeu-
rerait sans effet.

Aucune démarche pour l'abolition de l'es-
clavage ne paraît avoir eu lieu, du 19 avril
1793, au 19 avril 1799. Quand le projet fut
de nouveau discuté, sur une requête de la part
de plusieurs citoyens de Montréal, présentée
par M. Joseph Papineau, père du fameux
Louis Joseph Papineau.

La justice nous force à dire que bien que
le premier mouvement pour étendre ce hon-
teux trafic, ait pris naissance au sein de la
législature de Québec, c'est aux demandes
adoptées par la législature du Haut-Canada
(Ontario), surtout à celles qui eurent lieu pen-
dant la seconde session, tenue à Newark, le 31
mai 1793, que revient l'honneur d'avoir porté
le coup de mort à cette institution déshono-
rante pour la civilisation, par la soumission

(1) *Quebec Gazette*, 13 mai 1784.

d'un projet de loi (Bill) *to prevent the further
introduction of slaves, and to limit the term of
contracts for servitude within the Province.*

En 1806, l'ère du trafic de la chaire humaine
tirait à sa fin. Plusieurs années avant, Wilber-
force avait proclamé l'émancipation des escla-
ves dans la libre Angleterre.

On lit dans les registres des procédés du
parlement, vers ce temps, divers projets de loi,
préparés avec le but avoué de faire biffer
du livre de l'humanité, cette hideuse page—
l'esservissement des noirs. A Montréal, en
1803, le Juge-en-Chef Osgoode déclara que
l'esclavage des noirs était contraire aux lois de
ce pays. Le statut Impérial 31 et 411, Guillaume
IV, Cap. 73, sanctionné à Londres, le 28 août
1833, abolit l'esclavage dans toute l'étendue
de l'Empire Britannique, à partir du 1er août
1834.

Ainsi, Québec, avait dès 1803, reconnu à
un Ethiopien, ses titres comme membre de la
grande famille humaine, sans conteste ni révo-
lution, tandis que nos voisins de la république-
modèle, n'ont admis ce principe que soixante
ans plus tard, et cela, après avoir subi pendant
trois ans, les horreurs de la guerre civile.

2^o En 1832, un juif, comme citoyen était
habile à siéger au parlement de la province
de Québec. A Londres au même temps et
longtemps après, ce n'était qu'un paria, auquel
la porte de la Législature était close.

3^o En 1837, Québec lançait le premier va-
peur qui ait traversé l'océan sans se servir de
voile, le *Royal William*.

Voilà trois fleurons pour votre couronne, ma
bonne vieille cité.

J. P. La Rivière

Député Régional, Société d'Ethnographie, Paris,
et Président de la Société Littéraire et
d'Histoire de Québec.
Sillery, 1er mai 1880.

LA CANADIENNE.

A travers ce léger rideau de feuilles vertes,
A mi-côte, là-bas, près de ce bleu ruisseau,
Voyez-vous cette ferme aux fenêtres ouvertes ?
Une humble femme y file au chevet d'un bureau,
Serein comme le front de la douce Espérance,
Son front révèle à tous le sang de ses aïeux ;
Un vague rayon d'or du beau soleil de France
Semble encore flûter dans l'air de ses yeux.
Allègre, ricanente, avant l'aube éveillée,
Sa voix a devancé la note du pigeon ;
Son regard est plus clair qu'une onde ensoleillée,
La faveuse moqueuse imite sa chanson.
Modeste paysanne, enfant de la prairie,
Sa fraîcheur fait rêver à la fraîcheur des fleurs.
Comme la femme forte elle travaille et prie :
La femme est le trésor des peuples travailleurs,
Ces longs fuseaux de lin, cette blanche quenouille,
Ce bûcher de cuivre où trempe un luis sacré,
Cet autel domestique où l'enfant s'agenouille,
Celle croix de bois noir avec son Christ d'ivoire,
Tout redit son labeur, ses veilles, sa prière ;
L'aiguille est un bijou digne de la beauté.
Le travail embellit la main de l'ouvrière ;
Le travail donne à tous gloire et félicité.
Exultons en ce jour la Patrie et l'Église !
Gloire à nos saints maîtres ! gloire à nos découvreurs !
Gloire à l'enfant des bois que la croix civilise !
Gloire à nos pionniers ! Gloire à nos laboureurs !
Gloire, hommage, amour à la femme chrétienne !
Notre patriotisme est moins vif que le sien,
La foi des anciens jours se rebête en la sienne ;
Devant elle inclinons le drapeau canadien !
Que les fils de ses fils grandissent autour d'elle !
Qu'elle atteigne les jours de la chaste Sara !
Aux vieilles lois du Dieu très-saint toujours fidèle,
Son âme toute belle ait ciel s'évolera.

Série Beauchemin.

L'EMPLOYÉ PUBLIC.

BEVENI' employé public, c'est le rêve
des fils de famille, des avocats sans
cause, des notaires sans clients, des médecins
par qui personne ne veut se faire assassiner, du
journaliste le plus belliqueux ; et, au sein des
douceurs de la vie politique, on voit plus d'un
représentant du peuple aspirer aux charmes de
la vie de bureau.

Quoi de plus heureux qu'un employé ? Salaire
payé régulièrement, peu d'ouvrage, peu de
responsabilité, une retraite honorable sur ses
vieux jours, et l'avantage de se faire à plaisir
des créanciers qui, tout en le proclamant le
pire des débiteurs, ne se lassent jamais de lui
faire crédit. Les crises commerciales le trouvent
indifférent, les années de disette ne le font pas
souffrir et il émarge à la caisse de tous les
Gouvernements. Le tableau est séduisant et
les femmes elles-mêmes s'y laissent prendre.
Autrefois ne voyant rien de beau que dans la
vie champêtre, elles enviaient le rôle des ber-
gères. Couler ses jours dans une prairie émaillée
de fleurs, entourées de blanches brebis, aux
sons de la musette du berger voisin, à leurs
yeux, c'était le bonheur.

Autre temps, autre idéal, dans ce siècle positif
la prose séjourne aux champs, mais la poésie est
à la ville, dans nos rues poudreuses, à l'étalage
de nos marchands, dans nos maisons incom-
modes et malsaines, mais, pour la femme, elle
habite surtout les bureaux publics. Aussi faut-
il qu'il ait le cœur entouré d'une triple cuirasse
de bronze l'employé qui, devant les pièges
charmants que les jeunes beautés ne cessent de
lui tendre, ne se fatigue d'une lutte où il est
si doux d'être vaincu : et ose rester garçon.
O fortunatos nimium! trop heureux les bureau-
crates s'ils savaient apprécier leur bonne for-
tune ! Mais, hélas ! il y en a de désenchantés,
plusieurs sont pessimistes ; écoutons quelques-
unes de leurs plaintes.

En entrant dans un bureau, l'employé doit
renoncer à toute ambition, son avenir est fait.
Peut-être son salaire s'accroîtra-il, s'il sait
flatter, s'il a le génie de l'intrigue, ou s'il a de
protecteurs qui lui tiennent lieu de cela. On a
vu cependant,

Il en est jusqu'à deux que je pourrais nommer,

des employés s'élever par leur propre mérite.

Le crève-cœur de voir les faveurs données
aux incapables, aux nouveaux venus, la brigade
l'emporter sur le talent, et ses droits presque
toujours méprisés, fait bientôt tomber l'employé
dans le découragement et l'apathie ; il travail-
lera désormais sans goût, comme sans but, et
le moins possible, ce n'est pas lui qu'on pren-
dra jamais à faire du zèle. L'employé à qui
Talleyrand reprochait un excès de dévouement
ne devait pas compter plus d'une année de
service.

Faute d'ambition, l'employé est insouciant
dans le manègement de toutes affaires, surtout
des siennes, et il reste toujours pauvre, c'est un
vrai bohème. Perdu de dettes, il vit d'expé-
diants ; les "shavers" le connaissent, et il les
connaît tous, il est leur meilleure pratique.
S'il est à bout de ressources, et que sa signa-
ture ne vaille plus rien, il remue ciel et terre
pour obtenir une augmentation de salaire ou
un *bonus*.

La sollicitude ministérielle ne lui fait pas
défaut. Le service civil fait l'objet de plusieurs

statuts destinés à le protéger. La loi soumet le candidat bureaucrate à un examen sévère; il faut qu'il soit latiniste, helléniste, géomètre et philosophe, qu'il possède l'histoire et la géographie; on exige même qu'il sache le français et l'anglais. Une fois admis, son avancement est réglé, son salaire s'accroîtra de telle façon, c'est l'homme que la loi protège le plus—en théorie—en pratique c'est différent. Une loi sur les employés tombe en désuétude le jour de sa sanction. Dans Charles Dickens, le célèbre Wilkins Micawber paye ses créanciers avec des billets, "comme cela se pratique d'homme à homme." C'est un peu la manière d'agir du gouvernement envers le service civil, qui n'est que trop souvent le créancier de Micawber: on le paie en statuts.

Mais le véritable cauchemar de l'employé, c'est d'être citoyen; l'état, malgré ses demandes, lui laisse le droit de vote, par conséquent, il a le droit, c'est même son devoir, de défendre les idées politiques qui lui semblent les plus saines. Le laisse-t-on libre d'exercer ce droit? Pas du tout. L'administration compte sur lui, le service civil présente des milliers de voix, l'opposition proteste; s'il vote il se compromet, il se compromet s'il s'abstient, et sa fidélité envers un gouvernement est sa plus mauvaise note aux yeux du gouvernement qui suit. A chaque instant retentit à son oreille ce mot: destitution. Seuls échappent à ces tempêtes quelques gens bien doués, qui ont le secret d'être les amis intimes de tous les ministres, et d'être les bras droits de tous les gouvernements.

Tels sont les griefs des employés moroses, qui sont le grand nombre; au public d'en juger.

Désabusé de tant de choses, le commis de bureau conserve une ambition, c'est d'être un Mécène. Sans lui, les belles-lettres n'auraient pas de protecteurs; il est l'ami juré des écrivains, ses confrères généralement, et ils vivent de lui; poètes, romanciers, brochuriers, historiens, tous le trouvent sensible. L'employé civil paie son loyer; ses autres dettes quelquefois, mais il est toujours en fonds pour acheter les ouvrages nouveaux, comme il a toujours des paroles d'éloge à l'adresse des auteurs. Il n'est qu'une chose qu'il refuse de faire,—le dévouement à des bornes—c'est de les lire.

J. O. Fontaine

SOYONS UNIS.

UNE des douleurs du patriote canadien, sur la terre étrangère, c'est de voir ses frères de la province de Québec se diviser de plus en plus, c'est de voir les journaux se faire les échos de ces dissensions.

Pendant que nous nous acharnons dans ces haines fratricides, les étrangers nous dominent et nous enlèvent notre héritage.

En ce jour de fête et de patriotisme, ne devrions nous pas lever nos regards vers saint Jean-Baptiste et lui répéter la prière du prophète de Dieu en exil:

Reordare... quid acciderit nobis. Hereditas nostra versa est ad alienos; domus nostra ad extraneos.

Aquam nostram pretio bibimus, ligna nostra pretiosa comparavimus.

Intuere et respice opprobrium nostrum. Du haut du promontoire Stadaconé, regardons notre héritage, ces plaines fertiles, ces forêts précieuses, ces forces productives, ces richesses qui ne

démangent qu'un roi, l'énergie, qu'un maître, la persévérance, qu'un conquérant, le travail.

Quand cessant nos luttes politiques, nous nous groupons autour d'un chef patriote, nous saurons reconquérir notre héritage qui coule de nos mains en des mains étrangères. Et alors heureux, bien heureux seront les Canadiens des États-Unis. Ils reviendront reprendre leur place au banquet de la famille, et fidèles à leurs frères, ils rediront avec notre grand patriote Auguste Norbert Morin

Dans ma belle patrie,
Je viens finir ma vie,
En revoyant ces lieux chers à mon cœur,
Où, je m'écrie: j'ai trouvé le bonheur.

Le passé est la grande école du présent et de l'avenir.

Si nos pères ont pu nous conserver ce que nous donnons aux étrangers c'est qu'ils étaient unis.

Nos passions politiques sont comme un scrofulé virulent qui rongé notre existence nationale et l'écarterait.

Canadiens, en ce jour, pendant que nous célébrons le souvenir de nos gloires nationales, cherchons à lire, dans les plus vieux drapeaux qu'elles ont illustré et vénéral, le mot d'ordre de l'avenir.

Écoutez la voix d'un enfant du vieux Québec, voix d'outre tombe, voix d'un patriote qui est mort sur la terre étrangère, et redisons avec Octave Crémazie:

" Ah ! hélas ! puis-je nous, O ! drapeau de nos pères
" Voir tous les Canadiens, mais comme des frères,
" Comme aux jours du combat, se serrer près de toi,
" Puisse des souvenirs la tradition sainte
" En régnant dans leur cœur garder de toute atteinte
" Et leur langue et leur foi.

Georges Gagnon

Worcester, Mass., 1er mai 1880.

LA LOUISIANE ET LE CANADA.

ON ne saurait concevoir de séparation plus complète dans ses effets que la séparation de la Louisiane et du Canada, abandonnés l'un après l'autre, au siècle dernier, par la mère-patrie commune.

Nous n'avons pas plus de relations avec nos anciens compatriotes qu'avec leurs voisins de race espagnole ou anglaise, lorsqu'il semblerait que la similitude de conditions, la communauté d'origine et de destinée eussent dû empêcher une scission absolue. Chose curieuse aussi, la Louisiane a toujours eu plus de rapports que nous avec l'ancienne métropole, après la cession, bien qu'elle ait passé sous trois drapeaux différents depuis cette époque.

Successivement soumis à l'Angleterre et à l'Espagne et finalement annexés aux États-Unis, les Louisianais ont maintenu leurs relations avec la France plus aisément que nous, qui n'avons changé d'allégeance qu'une seule fois.

La France, de son côté, n'a jamais perdu de vue son ancienne colonie du Mississipi, tandis qu'elle a paru oublier jusqu'au nom de ces établissements du Saint-Laurent, qu'elle considérerait pourtant autrefois comme constituant par excellence la Nouvelle-France.

Nous n'avons guère d'intérêts qui soient communs avec la Louisiane, mais nous avons un passé, des souvenirs qui le sont. Les Français de ce pays, pour n'avoir pas été liés aussi intimement que les Acadiens à notre existence nationale, ne sont pas moins ceux-ci des fils de la France, dont les ancêtres ont été dirigés vers ce continent en même temps que les nôtres et sous l'inspiration d'une même pensée qui était d'implanter dans ce monde nouveau le drapeau de la croix blanche de la France. Au lieu de continuer à nous ignorer mutuellement comme nous le faisons depuis un siècle, pourquoi ne pas nous reconnaître, ne pas nous unir, et ne pas ouvrir un commerce d'amitié que la distance ne permettrait pas sans doute de rendre bien actif, mais qui n'en serait pas moins cordial, parce qu'il aurait le caractère fraternel?

L'occasion est bonne pour tenter un rapprochement entre les deux colonies, jadis sœurs, aujourd'hui toutes deux étrangères l'une à l'autre.

A. Gélinais

AU COIN DU FEU.

Me voici seul avec mes papiers
Qui voltigent sous ma main
Autour de moi plus de clients loquaces
Sont-ils du lendemain.

La flamme du soir pétille
En foyer silencieux
Et son joyeux redet brille
Sur un feuillet que je bramlille
D'un geste capricieux.

Lisons au lieu des moroses grimaces
En désordre complices
Et ces écrits-haïes et dérisoires
Doit-être estampillés.

Voilà l'heure où s'apaise
Le fracas de la cité,
J'aime rêver à moi seul
Quand le foyer plein de b. ise
Jette une vague clarté.

Mais ce n'est point pour songer à la bise
Qui souffle sur les carreaux,
Aux arbres nus que le froit blanchit
Et couvre de blancs cristaux.

Mais ce n'est point que je veuille
Resusciter le printemps,
Et des heures où l'on se caucille
Jeter enor fente à feuille
Les parfums à tous les vents.

Non, j'aime mieux offrir une prière,
Quand autour de moi tout dort,
Au Dieu qui fit la vie et la lumière
Et qui commande à la mort.

Au Dieu dont la Providence
Ne nous abandonne pas;
Au Dieu si bon qui dispense
Et même avec abondance
Tout de bienfaits sous nos pas.

Qu'il soit loué ! Que son regard dissipe
Nos vaines illusions,
Qu'il soit toujours le centre et le principe
De nos aspirations.

A lui l'Hosanna sublime
Qui retentit dans le ciel,
A lui l'hommage unanime
De tous les cœurs qu'anime
Son saint et providentiel.

E. D. D. homme

Montréal, avril 1880.

TROIS GRANDES ÉTAPES.

1760, 1880 & 1980.

Le 24 juin prochain va être, pour nous, une précieuse occasion de faire le décombrement de nos forces et de dresser le bilan de notre richesse nationale.

Il y a 120 ans, une poignée de braves, égarés par le nombre, mais victorieux encore, stipulèrent la glorieuse capitulation par laquelle fut conservée à la famille canadienne l'intégrité de son patrimoine.

Or, re manquons pas de nous bien rappeler, en ce jour du 24 juin 1880, la valeur de toutes les richesses nationales soigneusement enassées, par nos aïeux, à l'ombre du vieux drapeau blanc: trésors que, avant de mettre bas les armes, de Lévis et ses braves nous assurèrent par un contrat fait sous la dictée de l'héroïsme et de l'honneur, scellé du pommeau de leurs vaillantes épées et signé ensuite de la main des rois.

L'intégrité de notre foi, le libre exercice de notre religion, l'usage de la langue française, nos excellentes lois, un territoire plus grand que l'Europe, fertile comme l'ancienne terre promise, aussi beau que la mère-patrie, borné par trois océans, arrosé cent fois du sang des héros et des martyrs et dont les grandes lignes avaient été tracées par Jacques-Cartier, Champlain, Marquette, Joliette et Varenne de la Vérandry; Tel fut l'héritage ainsi sauvegardé!

Eh bien ! grâce à Dieu ! cet héritage, il nous a été transmis dans son intégrité.

Une aimable Providence nous a conservé toutes les forces vives de notre nationalité, tous les éléments d'un peuple fort; une constitution nous assurant tous nos droits, toutes nos libertés religieuses et civiles; sous nos pieds, le sol fertile d'un vaste empire; à notre tête, un épiscopat vénérable, un clergé modèle, des chefs pleins de patriotisme; par toute l'Amérique, nos missions, plus de cinquante

rejetons de plus de cent basilique, culture, les p. merci, l'ind. qu'il ne tien travail ardu gieux et se

Or, que le point de dé

Et nous re de 1760, d matériels, n forts de leur duit, en un dienne-franç. et admirer l que vont p douze cent établis dans cent autres totes les poi

Saurons n sion égale à nous donne Scrons-nous

Eh ! pou notre acti v nos pas le riche et pu

Notre pa des milliers serrées, pou d'heureux grand hom belles paroi compresseur de lac St. J dans toute

précieux hé Préférer féconder d de travail famille? N manger ch

rons-nous n recevoir la amer de l'e la terre étr

—Non! Le 24 ju nouveau m tres, nous nos missi Hébert, L l'œuvre na tant en es l'exemple assurer p

avec elle, Chan

tel que des pro l'es de cou et d'én Ce radical temps, toute

rejetons de nos grandes communautés religieuses, plus de cent églises épiscopales filles de notre vieille basilique Métropolitaine; dans la politique, l'agriculture, les professions, la littérature, les arts, le commerce, l'industrie, un rang honorable, une position qu'il ne tient qu'à nous de rendre parfaite par un travail ardu et la pratique de toutes les vertus religieuses et sociales.

Or, que le 24 juin 1880 soit pour nous un nouveau point de départ!

Et nous rappelant que les soixante mille Canadiens de 1760, dénués de presque tous les avantages matériels, mais se plaçant sous la garde de Dieu, forts de leur foi et de leur immense vitalité, ont produit, en un siècle, cette puissante nationalité canadienne-française dont nous allons célébrer les gloires et admirer les fortes institutions, demandons-nous ce que nous produirons, durant le siècle qui va suivre, douze cent mille Canadiens-français, solidement établis dans la riche vallée du St-Laurent, et dans cent autres lieux, organisés en sains vigoureux sur tous les points de l'Amérique du Nord.

Saurons nous dépasser nos forces? Une progression égale à celle accomplie durant le siècle écoulé, nous donnerait vingt cinq millions dans cent ans. Serons-nous, au moins, douze millions en 1980?

Eh! pourquoi pas? N'avons-nous pas, s'ouvrant à notre activité, nos immenses domaines? N'avons-nous pas le cœur haut, l'intelligence vive, un sang riche et puissant, des milliers de bras vigoureux?

Notre pays est beau, riche, avantageux, puisque des milliers d'étrangers y accourent en cohortes serrées, pour s'y établir de prospères demeures et d'heureux foyers. Pourquoi donc ne pas tenir à grand honneur de couvrir nos territoires incultes de belles paroisses canadiennes? Pourquoi ne pas nous compresser de nous tailler largement, depuis les bords du lac St. Jean jusqu'aux sources de l'Ontario, et dans toute la zone fertile de notre Nord-ouest, de précieux héritages pour nos enfants?

Préférerons-nous aller crier, de notre travail, féconder un sol étranger, plutôt que de travailler couragement dans le champ de la famille? Nouveaux enfants prodiges, au lieu de manger chez nous notre propre pain et de nous vêtir patriotiquement de nos tissus canadiens, aimons-nous mieux aller, chez nos d'aigneux voisins, recevoir la livrée de la servitude et manger le pain amer de l'exil? Préférerons-nous, pour nos enfants, la terre étrangère à la patrie?

— Non! nous ne le ferons pas!
Le 24 juin 1880 va marquer, chez nous, l'ère d'un nouveau mouvement patriotique. Comme nos ancêtres, nous allons marcher hardiment sur les pas de nos missionnaires pionniers: Labelle, Lacombe, Hebert, Lacasse et cent autres, ces ouvriers géants de l'œuvre nationale guideront notre marche. Et remontant en esprit jusqu'à 1760, nous puiserons, dans l'exemple de nos pères, la force nécessaire pour nous assurer par la colonisation, la possession du sol, et avec elle, la grandeur de notre nationalité.

Chambre du Sénat, 29 avril 1880.



L'AGRICULTURE.

L'AGRICULTURE et la colonisation sont actuellement dans un état de souffrance tel que l'émigration, dans nos campagnes, prend des proportions alarmantes.

Il est donc du devoir de tout bon patriote de constater l'étendue du mal qui nous décline et d'en chercher le remède.

Ce remède, nous l'avons indiqué, mais il est radical. Il faut du savoir, du patriotisme, du temps, et beaucoup de courage pour lui donner toute son efficacité.

Ed. A. Barnard,

NOTRE RÔLE A NOUS, CANADIENS-FRANÇAIS.

Il y a ici quelque chose que l'on décore d'un nom pompeux. Cette chose là s'appelle la politique. Rien de plus commun que le nom, rien de plus rare que la chose. Entre les éléments d'une même race on s'est divisé, on s'est querellé, on s'est ruiné de biens et de réputation; on a eu l'effronterie d'appeler les gens qui ont fait ce métier politiques, et leur métier politique. Ce serait à en crever de rire, si personne ne payait les pots cassés. Il y a un océan entre le système de crocs-en-jambe et de casse-cou, et la vraie politique. Qu'est-ce qu'enfin que la politique? Le développement des ressources physiques et morales, intellectuelles et matérielles d'un pays. On fait de la politique lorsqu'on offre au talent, sous quelque forme qu'il se présente et en quelque endroit qu'il naisse, les moyens de se former, de se développer, de grandir. On fait de la politique, lorsqu'on ouvre par tous les moyens possibles le champ de l'agriculture et de l'industrie, tout grand aux habitants d'un pays. C'est en cela que réside aussi la paix, la sécurité et la prospérité générales. Les bras occupés à tenir la charrue ne laissent pas pour aller prendre l'épée ou la torche révolutionnaire.

Je constate que nous entrons dans une ère d'apaisement. Quel est notre rôle à nous Canadiens-français? encourager de nos efforts cette ère nouvelle. Plus de divisions stériles et puérides qui permettent à ceux qui font profession de pêcher en eau trouble, de tirer les marrons du feu, infectes parasites, véritable plaie d'Égypte, d'arriver à leurs fins! Guérissons-nous de la bureaucratie, ou de cet appétit national à la curée des emplois publics! Pénétrons-nous de l'esprit du travail indépendant et noble; surtout noble parce qu'il oblige chacun à développer ses ressources intellectuelles et à ne compter que sur ses bras. La Providence a pourvu chacun d'un talent, comme le plus petit insecte de la création a aussi une arme pour se défendre. Le champ de l'industrie est ouvert, mais aussi, il y a pour nous Canadiens-français, un autre champ ouvert à nos légitimes ambitions, immense celui-là, et noble aussi. Celui qui, un jour, s'est écrié: Emparons-nous du sol, celui-là, dis-je, a eu le plus bel élan patriotique; il a compris toute l'importance vitale pour une race de s'emparer du sol. Un de nous qui, la cognée à la main, va ouvrir une terre nouvelle, représente le noyau d'une nouvelle famille; cette famille devient celui d'un village.

Plus nous occuperons de points du vaste territoire qui reste encore à coloniser de notre beau Canada, plus nous acquerrons de force, de puissance, de vitalité comme nationalité, de poids et d'influence dans les conseils de la nation.

Nos intérêts les mieux entendus comme race, se trouvent dans ces paroles patriotiques: Emparons-nous du sol! Si la Saint-Jean-Baptiste réussit à pénétrer tous les éléments de notre race de l'importance majeure de cet avis, ce sera son plus beau triomphe.



AUX ACADIENS.

Bienvenue aux enfants de la vieille Acadie!
Déjà leur tige reverdie
Etend avec orgueil ses rameaux florissants,
Aux champs (témoin muet de leur lutte olympique,
Ces fils d'une race héroïque
Fidèles au passé, vont toujours grandissant.

Notre mère est la France et vous êtes nos frères!
Jadis, lorsque les vents contraires
Déclinaient nos drapeaux troncs par le canon,
Vous avez comme nous sur mille champs de gloire
Écrit vaillamment votre histoire
Et pour la renommée inscrit plus d'un grand nom!

Vous aimez comme nous le feu de la bataille,
Le flux et le reflux de la mitraille,
La clameur des clairons et le bruit du tambour,
Jaloux de labourer la terre méridionale,
Au vieux canon du fort Duquesne
Répondait aussitôt le canon de Louisbourg!

Avec nous vous avez combattu son nombre,
Mais à travers la date sombre
Rayonnera toujours l'éclat de vos exploits,
Vous fîtes, en ces jours de lutte et de souffrance,
Les dignes enfants de la France
Et l'éternel honneur du noble sang gaulois.

De la proscription vous fîtes les victimes!
Grands citoyens, soldats sublimes,
Pour cesser de vous craindre on vous a dispersés,
Vaincus et déshonorés, mais toujours méconnaissables,
Vous étiez encore reboutables!
L'anglais tremblait devant les héros terrassés!

Pour éteindre à jamais votre race héroïque
Sur tous les points de l'Amérique
Les vaisseaux d'Albion vous jetèrent meurtris;
Mais, spectacle inouï! l'on vous a vus renaître,
Et, sous les yeux du nouveau maître,
D'un peuple dispersé rassembler les débris.

Car le pur sang français, vous l'avez dans vos veines!
Ce n'est pas pour des œuvres vaines
Qu'avec profusion jadis il a coulé!
Ce n'est pas pour qu'un jour, nobles fils de Bellone,
Comme les juif à Babylone
Se traînaient malheureux tout un peuple exilé!

Aussi vous avez fui les îles meurtrières,
Les rives inhospitalières,
Tombeaux qu'on vous creusait dans ces pays lointains,
Pour revenir aux champs que cultivait vos pères
Et, fils courageux et prospères,
Poursuivre dans la paix vos superbes destins.

Entonnez avec nous dans la fête chérie
Les chants joyeux de la Patrie,
Mélons nos vieux drapeaux et donnons-nous la main,
Plus tard, si faut lutter, repêchant notre histoire,
A ces jours rayonnants de gloire
Donnons avec orgueil un brillant lendemain!

Bienvenue aux enfants de la vieille Acadie!
Voyez! leur tige reverdie
Relève avec effort ses rameaux florissants,
Sur les rives du golfe, aux bords de l'Atlantique
Ces fils d'une race héroïque,
Fidèles au passé, vont toujours grandissant!



Arthabaska, 24 juin 1880.

CE sont les Evêques qui ont fait la France chrétienne et monarchique; ce sont les Evêques qui ont créé la nationalité canadienne en Amérique.



CHAMBRE DES COMMUNES,
Ottawa, 30 avril 1880.

LA NOUVELLE-FRANCE!

Jadis par l'épée; aujourd'hui par la charrue.



LE RETOUR DE L'ÉMIGRÉ.

DANS mon enfance, j'ai vu souvent pleurer ma mère, sans pouvoir deviner alors pourquoi elle pleurait. Bien des fois, lorsqu'elle était à filer, je l'ai vue arrêter son rouet tout-à-coup, et mettre son front dans ses deux mains. Que faisait-elle ? Elle répandait encore des larmes. Quand sa quenouille était devenue tout humide, elle reprenait son ouvrage, comme en se reprochant d'avoir pleuré si longtemps.

Si je la suppliais de me faire connaître le sujet de sa peine, elle ne me répondait pas, elle se contentait de m'embrasser avec beaucoup d'affection. Je grandis cependant, et je pus apprendre la cause de l'affliction de ce cœur tendre et pieux. Ce fut alors qu'elle me fit ajouter à mes prières accoutumées, une petite prière pour un frère malheureux sur la terre étrangère. Elle pleurait donc l'absence d'un fils.

Ce fils se nommait Louis. C'était, sans contredit, le caractère le plus aimable, le cœur le plus obligeant de toute notre famille. Il était parti, comme tant d'autres de notre pays, pour un an ou deux. Hélas ! il fut quatorze ans sans revenir ! Les larmes de ma mère avaient vivement impressionné mon imagination d'enfant, je les avais senties couler goutte à goutte dans mon cœur. Celui de mes frères que j'aimais le plus, c'était celui dont mes yeux n'avaient pas encore contemplé les traits, c'était le frère exilé.

Cependant un jour, pendant les vacances qui suivirent mon année de Rhétorique, le fils, le frère tant regretté arriva. Ma mère n'en pouvait croire ses yeux, elle riait et pleurait en pressant son enfant sur son cœur. Toute la famille aussi pleura ces délicieuses larmes, que la Providence nous ménagea de temps en temps, pour nous empêcher de prendre la vie en dégoût.

Je me souviendrai toujours de ces vacances de l'année 1864.

Que de soirées délicieuses j'ai passées avec ce frère que j'avais aimé avant de le connaître. Mon père et ma mère ne pouvaient veiller bien tard, mais nous, les jeunes, nous allions nous asseoir sur le perron, et nous formions un cercle autour de l'époux. Nous étions six en tout, frères et sœurs.

Tout était silence : les feuilles mêmes du gros peuplier se taisaient. La lune éclairait vivement de sa blanche lumière le devant de notre maison ; et le lac, au loin, paraissait comme un immense miroir, où se miraient la lune et de petits nuages blanchâtres. Dans cette atmosphère de poésie, Dieu seul sait quelles impressions nos cœurs éprouvèrent. Mon frère alors nous racontait tout ce qui lui était arrivé pendant sa longue absence, ce qu'il avait ressenti d'ennui de sa famille et surtout de sa bonne mère. Il y avait quelquefois de si beaux sentiments, de si hautes pensées sous ses naïves expressions, que de grosses larmes s'échappaient furtivement de mes yeux. J'en effaçais la trace sur mes joues, et je lui cachais mon émotion, de peur de le faire pleurer lui-même, et d'interrompre son charmant récit. Ah ! quelles émotions ne dirent pas ressentir les autres cœurs, plus candides que le mien, qui recueillait ses paroles en même temps que moi ! Mais ils les cachaient, eux aussi, leurs sentiments avec soin. Des heures et des heures se passaient ainsi. Minuit sonnait à la vieille pendule du salon, une heure sonnait même quelquefois, et nous étions encore là, suspendus aux lèvres de notre frère chéri. Le lendemain, nous attendions avec impatience que le soir fût venu, pour recommencer notre conversation de la veille. Mais mon frère était trop bon pour ne pas nous donner la satisfaction de l'entendre avant le soir. Comme nous travaillions à la maison, il venait nous trouver au milieu du champ ; nous formions encore un groupe autour de lui, sur la verte levée du ruisseau, et il nous racontait des anecdotes toutehantes, ou bien, il nous rappelait les souvenirs de sa première jeunesse.

Quand retrouverai-je des moments aussi heureux ? Jamais.

Cependant, au bout de quelques mois, Louis dut retourner dans son exil, dans l'un des vallons lointains du Minnesota ; son épouse et ses enfants le rappelaient en toute hâte. Il partit par un de ces jours pâles et froids de l'automne, où toute la nature semble pleurer. Je n'étais pas présent, car j'avais repris mes classes ; et j'aimais mieux être éloigné dans ce moment douloureux : je n'ai pas vu les larmes de ma mère.

Mon cœur était assez brisé. Tout cela est passé depuis de longs jours. Mon père et ma mère se sont endormis de leur suprême sommeil. Mon frère est encore sur la terre étrangère, et retenu par ses devoirs de père d'une nombreuse

famille, il ne reviendra peut-être jamais sous le ciel qui l'a vu naître. Cependant nos cœurs sont encore à lui ; nous l'attendons touje irs, bien qu'il ne vienne jamais. Ce qui me réjouit maintenant, c'est la pensée que des milliers de familles canadiennes goûteront, à l'occasion de la St. Jean-Baptiste de l'année 1880, ces joies du revoir, qui ont laissé de si suaves souvenirs dans mon âme.

Près des États-Unis, puisque vous êtes toujours attendus, toujours aimés, si c'est possible, hâtez-vous donc de revenir au lieu natal. Une sœur chérie qui passe sa vie dans les tristesses d'une vaine attente, vous appelle de loin :

Mais n'as-tu pas, dit-elle,
Notre pauvre tourlelle !
Pour trésor le bonheur !
Notre pauvre tourlelle !
Pour l'aimer tout mon cœur ?

Venez vous jeter dans ses bras. Et quand elle s'écriera :

"C'est lui, mon Dieu, c'est lui !"

Répondez avec une allégresse mêlée de larmes :

"Oui, sœur, c'est moi, je reviens au bercail ;
J'ai tant souffert loin de toi ma compagne !
Mais je l'oublie en voyant ma montagne.
Canada, ma Patrie,
Que ton soleil est beau !"

N. Baron

Ptre.

JUIN.

DANS les pays adorés du soleil, les poètes célèbrent le mois de mai :

Le joli mois de mai,

comme dit une de nos vieilles chansons de France. Au Canada, surtout à Québec, mai n'offre certes rien qui puisse réchauffer la vaine poésie. Saison des tempêtes, époque où la pluie, heureuse de remplacer la neige, inonde la campagne et ruisselle dans nos rues boueuses, tandis que le vent du nord, nous apportant les froides effluves des glaces du pôle, nous transist jusqu'en nos demeures, mois de mai de Québec je te dénonce au monde entier et te vomie à lire des poètes, ces amants passionnés du soleil. Que tous les satiriques s'arment en guerre et que leur bonne plume de Tolède s'acharne à l'envie contre toi. Quant aux poètes élégiaques, qu'ils gardent leurs plus tendres aspirations, leurs mélodies les plus suaves, pour chanter juin, chez nous, mois du soleil et des fleurs.

Enfant de Québec et grand rêveur, sinon quelque peu poète, combien j'aimais alors que l'été nous est enfin revenu, m'arrêter sur cette terrasse qui fait la gloire de notre cité. Par une belle matinée de juin, à cette heure où la rosée, plaie de perles, commence à s'évaporer aux rayons du soleil, quel spectacle grandiose s'y déploie ! Tout hélas, les frères Laurentides marient leur azur avec celui du ciel et baignent leurs cimes radieuses dans la limpidité de l'air. En deçà, tranchant, par sa verdure sombre sur la masse bleuâtre des Laurentides et sur le ciel, ondulent les lignes rebondies de Pile d'Orléans, belle baigneuse qui trempe ses pieds dans l'onde fraîche et se chauffe les flancs au soleil, pendant que les grands bras du fleuve l'égrègent avec amour.

Sur la grèche, les cotears veloutés de beaucoup verdoyant en serpentant,ompés de cette longue raure de blanches maitonnettes qui court jusqu'au la vue peut porter. En face de nous, se dresse la côte escarpée de Lévis avec ses milliers de toits couronnant le sommet de la falaise. Tout en bas, roule avec majesté la masse des eaux du fleuve ensoleillé, et portant avec nonchalance une flotte considérable vendue de tous les coins du globe. Enfin, à deux ou trois cinquante pieds d'abime, la vilhassade avec sa ceinture de quais bordée de navires remplis de tous les produits du monde. Tout y est mouvement et vie. Le bruit des charrettes qui roulent lourdement sur le pavé des rues, fait la base du bourdonnement qui monte des profondeurs, tandis que le cri strident du sifflet des bateaux à vapeur qui sillonnent le fleuve, éclate en notes de cuivres dans l'ensemble de cet immense orchestre que forme une ville qui vient de s'éveiller.

Surexcitées par le bruit, égayées par le printemps,

le soleil et l'amour, les hirondelles s'ébattent tout près de nous dans l'air, et, rasant comme un éclair la cime du roc, nous saluent de petits cris de joie. A côté de nous des amoureux, qui se sont rencontrés au sortir de la messe, passent le sourire aux lèvres et l'œil brillant. Ils s'en vont les beaux enfants, grisés par la jeunesse qui chante dans leur âme, ils s'en vont à petits pas, longeant cette allée de lilas maintenant épanouis et qui secouent leurs fleurs et leurs parfums sur ces jeunes amours.

Et moi que ce grand réveil de la nature, après un si long hiver, moi que cette effervescence de vie plonge dans un bien-être extrême, je m'écrie avec le poète :

O jeunesse, printemps de la vie !
O printemps, jeunesse de l'année !

J. Ch. Dumetia

Juin 1880.

A NOS FRÈRES.

QUE de forces nous jetons à tous les vents ! Et nous étions tous agglomérés dans cette province de Québec, assez vaste pour contenir une grande nation, assez riche pour la nourrir ! Le fait de notre dissémination constitue pour nous le principal problème national. On a dit parfois qu'en nous répandant sur tout le continent, nous étions des précurseurs. J'ajoute que j'ai peu de confiance dans une armée qui s'éparille ainsi ; je préfère celle qui s'adosse à un quartier-général et dont les mouvements rayonnent d'un centre unique, au lieu de partir de plusieurs centres isolés des uns des autres. Au milieu d'une société démocratique surtout, il ne faut pas oublier qu'on n'est fort que par ses représentants élus, c'est-à-dire par le nombre dominant sur un point donné.

Ané, la question est de savoir si nous voulons, oui ou non, fonder un peuple indépendant. Si nous n'avons pas cette noble ambition, si nous consentons à tourner le dos à notre passé, si les luttes et les souffrances de nos glorieux devanciers ne nous obligent pas en honneur, dispersons-nous, c'est bien ; promémons notre fortune dans tous les pays étrangers. Mais si nos regards portent plus haut, si nous voulons être quelque chose par nous-mêmes et pour nous-mêmes, et avoir une patrie qui soit bien réellement à nous, songeons-y, il faut serret nos rangs, il faut nous grouper tous sur un même point de territoire. A cette condition-là seulement, nous donnerons notre pleine mesure parmi les peuples, car la première condition d'une existence nationale, c'est d'être fixé au sol. Une patrie est un domaine borné par une frontière ; choisissons la nôtre.

Le problème est simple pour nous : être ou ne pas être. Être, c'est établir nos demeures dans un rayon déterminé, exploiter les richesses naturelles du sol, diriger nos pensées tous vers une même aspiration de grandeur, aimer et servir le même pays. Ne pas être, c'est nous disperser à l'étranger, travailler toujours sans profit pour la patrie, conserver, il est vrai, le respect des ancêtres, parce que ce sentiment s'impose à tout homme qui a gardé la dignité de sa nature, mais rompre forcément la chaîne de leurs traditions. De notre réunion, de notre agrégation dépend l'avenir. Il faut que nous allions à vous ou que vous veniez à nous. Portez la conviction dans nos esprits, et nous dirons adieu à ces campagnes qui nous ont vus naître et grandir, que nous avons fécondées de nos sueurs, puis comme Énée emportant les restes de Troie, nous nous acheminons vers des régions nouvelles pour y asseoir notre fortune ; mais si vous croyez au contraire que ce pays, témoin de la vie et des luttes de vos pères, a droit encore à votre travail comme à l'affection que vous ne cessez de lui porter, n'hésitez pas, hâtez-vous, revenez à nous, revenez au Canada !

Oscar Dmm.

24 juin 1874.

MON VIEUX QUÉBEC.

Penché comme un aiglon sur le haut promontoire,
Baignant ses pieds de roc dans le fleuve géant,
Québec voit ondoyer, symbole de sa gloire,
L'éclatant splendour de son vieux drapeau blanc.
CÉRAMIQUE.

ELLE est loin de nous l'époque à laquelle nous
reporte le poète, et les temps sont bien chan-
gés; mais tel que tu es aujourd'hui, mon vieux
Québec, je t'aime.

Tu n'es pas beau, tout le monde s'accorde pour le
dire; cependant j'ai pour toi cet amour que le petit-
fils arrivé à l'âge d'homme voit en sa vieille grand-
mère impotente, au souvenir des gâteries qu'elle lui
a prodiguées quand il était enfant.

Mais lorsqu'il a été donné d'admirer le vaste et
grandiose panorama que l'on découvre du haut de
ton incomparable terrasse, de suivre par un beau soir
d'été le cours du fleuve géant qui lèche les pieds du
roc sur lequel tu reposes, quand les rayons de la lune
viennent se marier aux grandes ombres des Laurenti-
des, on sent qu'en doit être heureux de vivre dans
tes murs.

Pour voir en passant tes fraîches et gracieuses
jeunes filles, on affronte sans sourciller le macadam
boueux de tes rues, tes trottoirs que l'on ne peut
parcourir une heure durant sans s'exposer à se
rompre vingt fois le cou, et les baisers mordants de
ton impitoyable vent de nord-est.

Aujourd'hui, les canons qui tonnent sur tes rem-
parts ne sont-ils pas des canons anglais ?
Le drapeau qui flotte sur ta citadelle ne guidait-il
pas l'ennemi qui jadis viola ton enceinte ?
Et tu ne te saisses pas !
Pourquoi ?

Par ce que depuis longtemps ces canons ne se font
plus entendre que pour t'ir leurs voix au son des
cloches de ta vieille cathédrale et prendre part à
tes réjouissances nationales.

Parce que le drapeau qui s'enroule fraternelle-
ment autour de la hampe où flottent les couleurs
françaises, aux jours de grandes fêtes publiques, est
devenu ta plus sûre sauvegarde et qu'à son ombre
tes enfants vivent libres, sans avoir rien à sacrifier des
traditions du passé.

Je t'aime, mon vieux Québec, parce qu'en dépit du
temps, malgré l'oubli de plus d'un siècle dans lequel
tu as laissé ta mère, tu as su demeurer fidèle au sang
dont tu es sorti :

Parce que tu es le noyau, le cœur de cette race
d'hommes généreux qui n'ont pas craint d'affirmer
leurs sympathies pour la France malheureuse, alors
que toutes les grandes nations du monde les lui
avaient retirées.

S. de Capet

24 Juin 1880.

L'ABANDON.

LES chances de la guerre ayant tourné contre
nous, force nous fut de nous unir plus intime-
ment dans notre détresse, afin d'opposer une
résistance morale compacte aux prétentions envahis-
santes des vainqueurs. Il fallu alors rapetisser la

patrie que la France nous avait faite si grande. Après
avoir été débordés, nous ne voulions pas être absorbés.
Pour éviter l'anéantissement nous avons dû nous
restreindre à l'habitation des rives du fleuve Saint-
Laurent. Là, protégé par la double palissade de la foi
et de la nationalité, le pionnier canadien a su braver
les coups du sort, rester debout sous son drapeau au
milieu de ses vainqueurs étonnés.

Vanité des spéculations humaines ! Montcalm,
fameux guerrier entre tous, a brisé son épée sur les
plaines d'Abraham. Avec les débris de l'armée
de Lévis, la France croit recevoir le dernier sou-
pir de l'enfant qu'elle avait confié en nourrice à
l'Amérique, sans toutefois, pour si peu, interrompre
son orgie. Valions-nous une larme de ses yeux,
lorsqu'elle venait d'abandonner Louis XIV sur son-
lit de mort, jetant pour ainsi dire à la voirie la
personnification de la gloire de tout un siècle ? Cette
génération dédaignait, à la fois, et sa grandeur et son
sang. Par bonheur pour nous, une main s'est trouvée
à point sur le bord de l'abîme pour nous retenir dans
la chute. A défaut de notre mère, la France, qui
nous laissait périr dans l'oubli, nous avons eu notre
sainte aïeule, l'Église, dont les soins nous ont sauvés
d'une mort certaine. Hélas ! oui, le fils de Saint-Louis
s'en allait au gouffre, en riant de tout le rire de
Voltaire, en dansant accompagné du pied léger de la
Pompadour, pendant que nous nous retenions aux
branches de l'arbre du salut, que nous nous relevions
vaillamment, appuyés sur la croix.

A. M. Montpelier

Québec, ce 15 mai 1880.



ronnelles s'ébattent tout près
assant comme un éclair la cime
petits cris de joie. A côté de
si se sont rencontrés au sortir
le sourire aux lèvres et l'œil
es beaux enfants, grisés par la
ans leur âme, ils s'en vont à
ette allée de lilas maintenant
it leurs fleurs et leurs parfums

rêveil de la nature, après un
ne cette effervescence de vie
re extrême, je m'écrie avec le

mps de la vie !
esse de l'année !

M. M. M.

FRÈRES.

as jetons à tous les vents ! Et
le puissance nous aurions si
s agglomérés dans cette pro-
vaste pour contenir une grande
la nourrir ! Le fait de notre
pour nous le principal pro-
dit parfois qu'en nous répan-
ment, nous étions des précur-
si peu de confiance dans une
ainsi ; je préfère ceux qui
général et dont les mouvements
unique, au lieu de partir de
des uns des autres. Au mi-
nocratique surtout, il ne faut
fort que par ses représentants
nombre dominant sur un point

est de savoir si nous voulons,
peuple indépendant. Si nous
ambition, si nous consentons
le passé, si les travaux, les luttes
glorieux devanciers ne nous
ir, dispersons-nous, c'est bien ;
ne dans tous les pays étrangers.
tent plus haut, si nous voulons
nous-mêmes et pour nous-
trie qui soit bien réellement à
t serrer nos rangs, il faut nous
même point de territoire. A
ment, nous donnerons notre
peuples, car la première con-
nationale, c'est d'être fixé au
domaine borné par une fron-

re.
ple pour nous : être ou ne
stabilir nos demeures dans un
ter les richesses naturelles du
ous vers une même aspiration
avoir le même pays. Ne pas
à l'étranger, travailler toujours
s, conserver, il est vrai, le res-
que ce sentiment s'impose à
de la dignité de sa nature,
la chaîne de leurs traditions.
tre aggrégation dépend l'ave-
lions à vous ou que vous ve-
conviction dans nos esprits,
es campagnes qui nous ont
e nous avons fécondées de
finée emportant les restes de
ner vers des régions nou-
otre fortune ; mais si vous
ce pays, témoin de la vie et
d'ont encore à votre travail
ous ne cessez de lui porter,
revenez à nous, revenez au

cur B. M.

EMILE JACOT,
Horloger et Bijoutier,
No. 171, Rue St-Joseph, St-Roch, Québec.

GRANDE REDUCTION POUR TOUT LE MOIS DE JUIN
SUR LES ARTICLES SUIVANTS :

THÈS en or et en argent.
PENDULES et Horloges de tout genre.
BAQUETS pour Dames et Messieurs.

ANNEAUX, BOULES D'ORFÈVRES, CHAINES EN OR, ARGENT
ET PLAQUÉS, ETC., ETC.

Nous prions les amateurs de nous faire une visite et nous
assurons qu'ils seront satisfaits.

E. JACOT,
No. 171, Rue St-Joseph,
St-Roch, Québec.

HECTOR PAGEAU,
No. 61, Rue Saint-Valier,
SAINT-SAUVEUR.

Solel Agent à Québec pour les

MACHINES A COUDRE RAYMOND.

CONDITIONS TRÈS LIBÉRALES.

GRAND ESCOMPTÉ POUR ARGENT COMPTANT.

On expédie dans toute la Province par la poste, des aiguilles
pour toutes sortes de machines à coudre.

Un mécanicien très compétent est attaché à l'établissement
pour la réparation de machines à coudre.

J. B. Z. DUBEAU,
62 ET 64,
RUE DE LA COURONNE,
SAINT-ROCH.

*M. Dubeau tient un fond d'épicerie reconnu comme le
plus complet et le mieux assorti de la ville.*

Thés, Café, Liqueurs, Cigares, Etc., etc.

DE LA MEILLEURE QUALITÉ
ET A DES
PRIX QUI DÉFIENT TOUTE CONCURRENCE.

F. O. VALLERAND & FRÈRE,
IMPORTATEURS DE
LAMPES, LUSTRES, PANALX,
VERRETERIES DE TOUT GENRE,
— AUST —
Chemises de lampes, Mèches, Bouteilles, Abats-jours, Glaces, etc.
EN GROS ET AU DÉTAIL.

92 Cote Lamontagne,
33 Rue Notre-Dame,
QUÉBEC.

Aguille de Charles, Pierre, Kerolus, Huile d'Olive, Huile à
Machines baleine et Huile noire.

ETABLÉ EN 1842.

GINGRAS & LANGLOIS,
IMPORTATEURS DE
VINS, LIQUEURS, CIGARES, ETC.

NO. 54,
Rue du Palais, Québec.

Seuls Agents pour la célèbre Eau Minérale de St-Léon.

Particulièrs des Honorables Orateurs du Conseil
Législatif et de l'Assemblée Législative.

H. GAGNON & CIE.
PROPRIÉTAIRES DE LA
MAISON JACQUES-CARTIER,
Venez sans faute faire une visite à la Grande
Maison populaire de Québec.

On y vend des marchandises à meilleur marché que partout
ailleurs.
Les charz urbains vous conduisent presque à la porte du
magasin.

**RUE DE LA COURONNE,
SAINT-ROCH.**

J. B. LALIBERTÉ
CHAPELIER,
No. 124, Rue Saint-Joseph,
SAINT-ROCH, QUÉBEC.

*Médailles et Diplômes d'honneur accordés à l'Exposition
pour Fourreaux et Chapeaux !*

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE
CHAPEAUX NOUVEAUX !
DANS LE DOMINION
SE TROUVE
A L'ENSEIGNE DE L'ORIGINAL.

E. J. DUBEAU,
IMPORTATEUR
D'EFFETS D'ÉPIÇERIES,
BASSE-VILLE.

*De grands avantages offerts aux marchands de détail.
PROFITEZ DE L'OCCASION.*

M. Dubeau est aussi l'agent de la
MAGNIFIQUE RELIÈVE PATRIOTIQUE,
vendue par toute la presse du pays et que toutes les familles
devraient s'empresser d'acheter.

ACHÉTEZ LE JOURNAL
"LE VINGT-QUATRE JUIN"
C'EST LE
PLUS BEAU SOUVENIR
Que vous puissiez garder de la
GRANDE FÊTE DE CE JOUR.
EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

LE CANADIEN
Publié à deux éditions par jour,
À MIDI ET À SIX HEURES P. M.

Ce journal contient les nouvelles les plus récentes et les
dépêches télégraphiques d'Europe et des États-Unis de la jour-
née, ainsi que les correspondances des députés des Chambres.

PRIX D'ABONNEMENT:
Edition Quotidienne, par an \$5.00
Semi-Quotidienne, " 3.00
Payable d'avance.

Toutes sortes d'Impressions exécutées
sous le plus court délai, en
français et en anglais.

FONDÉ EN 1808.

L. J. DEMERS & FRÈRE,
Propriétaires-Éditeurs.

LE CULTIVATEUR
Edition Hebdomadaire du
"CANADIEN."

Prix d'abonnement..... \$1.00
Payable d'avance.
FRAIS DE PORT PAYÉS PAR LES ÉDITEURS.

L. J. DEMERS & FRÈRE,
Propriétaires-Éditeurs.
Nos. 38 et 40, Rue Ste-Famille,
(l'Enseigne de la Basilique.)

